

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTIÈME ANNÉE

N° 12. — DÉCEMBRE 1897

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 12.

Réflexions philosophiques (<i>suite</i>). — P.-G. Leymarie.....	705
L'or alchimique et la vie du métal. — E. Bosc.....	715
Des affections de l'âme et des passions. — Dr Béclu.....	724
Croisade anti-spirite. — C. Moutonnier.....	733
Conférences de Léon Denis. — Zadig.....	734
Dédoublement intéressant. — J. de Kronhelm.....	738
Médium qui trouve un cadavre disparu. — J. de Kronhelm.....	740
Maison maternelle à Paris. — Louise Koppe.....	742
Nouvelle machine télégraphique. — E.-P. Bloche.....	743
Les sens. — Alban Dubet.....	744
Réunion annuelle de l'Unione Kardeciana. — Conférences théosophiques. — P.-G. Leymarie.....	749
<i>Sursum Corda</i> (poésie). — Julien Larroche.....	751
A deux fiancés. — Algol.....	751
Sciences occultes et physiologie psychique. — Edouard Drumont.....	752
Spiritisme. — Emile Faguet.....	757
Le Mazdéisme, l'Avesta. — L'Envoûtement. — Roman ésotérique. — P.-G. Leymarie.....	761
<i>Nécrologie</i> : Emilie, Elise et Madeleine Boucher. — F.-C. Mertian. — P.-G. Leymarie.....	763
Congrès international à Londres. — Syndicat de la presse spiritualiste à Paris.	764
Dictionnaire encyclopédique. — Magnétisme vital, expériences récentes d'enre- gistrement.....	765
Table générale des matières du 40 ^e volume de la <i>Revue spirite</i>	766

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à l'administrateur de la Société, P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Tous les jeudis, de 1 heure à 6 heures, M. Leymarie recevra les visiteurs.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 38 premières années, 1858 à 1895, prises séparément, 5 fr. le volume, port payé. La collection complète, 38 volumes, 150 francs port payé. — 39^e année, 1896, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 3 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Avis important

Un grand nombre de nos lecteurs ayant oublié de nous envoyer le montant de leur abonnement 1897, nous les prions instamment de nous le faire parvenir avec celui de l'année 1898 pour éviter des recouvrements onéreux par la poste.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un mandat-poste à l'ordre de M. P.-G. Leymarie.

Pour l'étranger il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat poste international, ou par l'intermédiaire des librairies. — Les abonnements français (Paris, départements, Algérie, Tunisie) seront considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous feront pas parvenir un ordre contraire avant le 25 décembre 1897.

Primes à nos abonnés

Tous les abonnés qui nous feront parvenir le montant de leur abonnement du 1^{er} décembre 1897 au 31 janvier 1898 recevront, comme prime GRATUITE, deux brochures à leur choix parmi les suivantes ;

1^o *Instruction pastorale* sur le spiritisme, par Mgr. l'archevêque de Toulouse suivie d'une réfutation, par M. V. Tournier.

2^o Du *Somnambulisme*, des *Tables tournantes*, et des *Médiums*, considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique. Examen des opinions de MM. de Mirville et de Gasparin, par l'abbé Almignana, Dr en droit canonique, théologien, magnétiste, médium.

3^o De l'effet probable du progrès des idées spirites sur la marche sociale de l'avenir, par A. Blackwell.

4^o *La Morale universelle*, par le Baron de Guldenstubbé.

5^o *Hoolibus*, histoire d'un autre monde dictée par un Esprit.

6^o *Instruction pratique* sur l'organisation des Groupes spirites, spécialement dans les campagnes, par M. C.

7^o *Lettres à Marie* sur le spiritisme, par Marc Baptiste.

8^o *Petit Dictionnaire de morale*, par Mme Méline Coutanceau.

9^o Quelques essais de Médiumnité hypnotique, par MM. Rossi-Pagnoni et Dr Moroni.

10^o *La Religion de l'avenir*, par M. de Nartsoff.

Tout abonné à la REVUE SPIRITE recevra franco les deux volumes de la HAUTE SCIENCE contre envoi de 30 francs au lieu de 40 qu'elle coûte en librairie. Pour les départements ajouter 0 fr. 85 en plus ; pour l'étranger, 1 fr. 75, pour frais de port et d'emballage.

LA SURVIE

Sa réalité, sa Manifestation, sa Philosophie. — **Echos de l'Au-Delà**, publiés par M^{me} RUFINA NOEGGERATH, avec préface de CAMILLE FLAMMARION.

Un volume in-8° de 400 pages, avec couverture illustrée par F. HUGO D'ALÉSI..... 3 fr. 50

ALBERT DE ROCHAS. — Recueil de Documents relatifs à

LA LÉVITATION

Prix..... 2 fr. 50

ANIMISME ET SPIRITISME

Volume in-8° illustré, de 700 pages sur papier de luxe,
(10 francs.)

Par **Alexandre AKSAKOF**

Conseiller d'Etat de Sa Majesté l'Empereur de Russie.

DANS LES TEMPLES DE L'HIMALAYA

Par **A. VAN DER NAILLEN**,

Traduit par le Docteur **DANIEL**, licencié ès sciences physiques ; vol. in-12 carré de 350 pages, avec gravures. Prix..... 3 fr. 50

2^e volume : **DANS LE SANCTUAIRE**, illustré ; portrait de l'auteur A. VAN DER NAILLEN, Prix..... 3 fr. 50

NOUVELLES ÉSOTÉRIQUES, par M. A. B. (M^{me} Ernest Rose), avec préface et notes de J. Marcus de Vèze. — Prix..... 3 fr.

CATECHISME DE DOCTRINE SPIRITUALISTE, par M. A. B. — Prix.. 1 fr.

LE MEDIUM D. D. HOME, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques, par Louis GARDY, de la Société des études psychiques de Genève. — Prix... 1 fr.

Introduction au **SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL MODERNE**, par M.-T. Falcomer, licencié des Facultés consulaire et magistrale de l'Ecole supérieure royale de Venise, professeur de droit à l'Institut technique royal d'Alexandrie (Italie). Traduit par G.-Ch. DESCORMIERS. Prix..... 1 fr. 50

ORIGINE DE L'HOMME, par G. PALAZZI..... 1 fr.

CHERCHONS, par L. GARDY..... 2 fr.



40^e ANNÉE.

N^o 12.

1^{er} DÉCEMBRE 1897.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Voir la *Revue* de novembre 1897.

Dans ce résumé des croyances générales dont nous faisons une sorte de synthèse, il faut se restreindre car pour une étude quelle qu'elle soit, il est prudent de ne marcher que progressivement et avec méthode ; afin que nous soyons compris par tous nos lecteurs. En tout, ne faut-il pas une sage préparation et n'a-t-on pas bien prévu en disant qu'à notre époque, les voiles qui célaient les mythes antiques seraient enlevés par une idée religieuse plus avancée ?

A tous les titres le spiritisme doit être cet Esprit de vérité par lequel s'expliquent simplement les demi-dieux et les dieux mêmes, afin qu'au nom des choses morales du passé Jésus fut accepté par les nations païennes.

Avant que le rénovateur apparut sur la scène du monde, sa vie future servit de modèle aux dieux du paganisme ; ce fut un hommage rationnel à la loi vitale de la philosophie. Pour une apotheose semblable, que ce soient les incarnés qui la reçoivent, ou bien les désincarnés bons ou mauvais considérés comme des divinités, tous sont gouvernés par deux principes et ci-dessus nous avons énoncé le premier.

Le deuxième est celui-ci : Après la venue de Jésus, on retrouve dans l'ensemble des opinions des dieux qui le veulent imiter, le mode de l'enseignement véritable, la préparation naturelle pour l'avènement viril de l'Esprit.

Dans Pimandre, Hermès Trismégiste reproduit les trois mondes : Les neuf nations et la couronne suprême des Sephiroth : La loi trinaire résumé dans le quaternaire : L'idée d'analogie entre le microcosme et le macrocosme.

Ces idées-là sont contenues en partie dans le Zohar. L'homme s'égare sur les fins et les moyens, et de même pour briser les obstacles et les instruments, les forces et leur résistance ; tout annonce que nous marchons vers une grande unité. Notre devoir est de la saluer de loin et, en attendant, entrevoyons les secrets supérieurs, soyons broyés selon l'esprit de justice, afin que les peuples soient mêlés et se serrent la main.

Parabrahm parla une première fois aux hommes sur le mont Sinaï, mais cette révélation fut resserrée dans les limites étroites d'un seul peuple et d'une contrée. Quinze siècles après, une seconde révélation visa tous les hommes, celle dont nous jouissons et dont l'action universelle est restreinte par les circonstances des temps et des lieux puisque des millions d'hommes, par centaines l'ignorent actuellement. A ce fait brutal joignons l'attente des incarnés qui ont annoncé la troisième révélation, qui l'ont envisagée avec logique et considérée comme prochaine.

Nous présentons les preuves de cette attente et il ne faut pas appeler *illuminés* ceux que cette grande question préoccupe, à moins que ce blâme et cette épithète soient rationnellement donnés. Tout est dit, tout est révélé, s'écrient les vaniteux et qu'en savent-ils et nous sommes las d'être gouvernés par les deux infailibilités papales et universitaires, car du côté des connaissances de l'Au-delà il nous manque presque tout.

Nous avons tant de raisons d'espérer cette troisième révélation à l'aide des manifestations que nous avons obtenues et qui s'accroîtront en allant, tandis que nos adversaires n'en présentent aucune pour prouver le contraire. Résulte-t-il, de ce que l'Hébreux fut en sûreté de conscience pour avoir accompli la loi, que le Maître des maîtres se soit interdit toute manifestation nouvelle ? qu'il ne lui est plus permis de nous enseigner pour augmenter nos connaissances en survie, en physique, en chimie, en physiologie, en biologie, en astronomie, en esprit de justice ?

Les rétrogrades de tous les temps ont présenté ce caractère d'obstination irréfléchie, nous l'avons vu dans nos réflexions philosophiques ; ils ont condamné le chercheur assoiffé de progrès, tous les novateurs en matière de questions religieuses. Les serviteurs d'un culte quelconque répondent imper-

turbablement que *Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise*; assertion risquée qui ne peut un seul instant nous arrêter.

Il faut inéluctablement que l'unité religieuse soit constituée chez toutes les nations, puisque la plupart d'elles ignorent ce que c'est que l'évangile. Répétons-le à tous les échos, l'Eglise du Père qui est aux cieux, qui séjourna un temps chez chaque peuple, qui fit un stage successif en Chine, en Perse, en Indoustan, en Egypte, en Grèce, à Rome, en Judée, à Londres, à Berlin et Genève, poursuit sa marche éternelle et vise l'unité de croyance.

La parole évangélique qui *réprouve*, fut prononcée contre ceux qui représentent le mal et font obstacle à la nouvelle vérité tant attendue, si éminemment progressive et dont le développement est indéfini.

La révélation naturelle reflètera davantage l'amour de Parabrahm pour ses enfants; elle généralisera l'église ancienne et l'église nouvelle en les unifiant. Donc, *le mal ne pourra prévaloir contre son église* et l'évangile sera multiplié car de nouvelles explications en éclaireront tous les passages et l'esprit de vérité tient le flambeau qui illuminera tout; il établira la concordance sublime et parfaite entre les apôtres de la religion unifiée, devenue tolérante, aimante, vraiment animée du souffle divin, parceque scientifique et universelle.

Au dernier siècle, une face de l'acte de la Société Biblique n'a pas été considéré telle qu'elle le devait être; pour cette fin, citons l'exemple suivant: Il prit fantaisie à un pharaon de faire traduire en grec la bible hébraïque; en agissant ainsi, il pouvait aussi bien contenter sa curiosité que sa bienfaisance ou sa politique. Les Israélites d'Alexandrie furent outragés en voyant que la loi vénérable était ainsi jetée en pâture aux nations, sans réfléchir que ces traducteurs inconscients faisaient une œuvre éminemment chrétienne de l'avenir, les saintes écritures passant ainsi dans la langue universelle. Après la venue de Jésus, les apôtres trouvèrent dans cette traduction généralisée un travail parfaitement accompli qui leur permit de promulguer la version des septantes chez tous les peuples et dans toutes les langues connues.

De même, en supposant que la société biblique n'ait point su ce qu'elle faisait, en jetant dans le monde des bibles par millions et à bon marché (sinon pour rien), elle n'en a pas moins renouvelé l'acte du Pharaon inconscient; sa traduction en langues modernes de la bible sacrée est un succès autant inouï qu'innattendu.

Une venue de l'Esprit saint étant prophétisée, il faut, pour cette troisième révélation, que chaque orateur qui prêchera l'Evangile d'Union puisse citer aussi les écritures à ses auditeurs; la bible des protestants leur suffira.

Celui qui parle est rarement un traducteur et la société biblique, à l'en-

contre des idées étranges émises par les églises catholiques et romaines, n'est pas moins un instrument de diffusion, car elle a préparé le bon travail de traduction en toutes langues humaines. Chacun va où la destinée le pousse et devient l'instrument de la future cité de Parabrahm ; c'est ce que le Père a voulu.

Dans son onzième entretien des soirées de St Pétersbourg, De Maistre dit que les véritables ennemis de l'unité travaillent à l'établir. Un M. de Nolhac assimile ces soirées aux erreurs de Mme Guyon et à celle d'Amaury ; il soutient que, si on le suivait, il y aurait en France un complet abandon du véritable sentiment religieux, catholique et apostolique. Il a eu tort, à tous les titres, parce que le philosophe de Maistre soutient l'église tout en déclarant que ses dogmes seront conservés, sauf des additions propres aux progrès de la sagesse chrétienne.

Dans un autre volume, De Maistre dit à propos des paroles de Jésus à Pilate, mal interprétées, car on lit dans la vulgate : « Mon royaume n'est pas maintenant de ce monde », que Jésus a parlé ainsi : « Mon royaume *n'est pas* de ce monde » ; cela est bien différent affirme notre philosophe. « On ne sait point, dit-il, si le Sauveur n'a pas voulu par ce mystérieux monosyllabe exprimer certaines choses que les hommes ne doivent pas encore connaître ». Tiré de l'*Eglise gallicane*, livre II, chap. 4.

La science si incertaine des hommes sera par illumination remplacée par la science éternelle et vivante de Parabrahm ; en pensant ainsi on suit les dires de l'Evangile, de Daniel, d'Isaïe, de Joël et de Jérémie.

En somme, notre persuasion est, que la postérité éclairée par des vérités nouvelles écartera sagement les conclusions de la science des positivistes-néantistes actuels ; cela se réalisera peu à peu, sans à coup, simplement et fatalement.

« Le fougueux catholique de Maistre fut incontestablement un précurseur du spiritisme ; il prévoyait pour l'humanité, un enseignement adéquat à l'avancement intellectuel et moral des peuples », écrivait Allan Kardec en 1862. De son côté, Ballanche soutenait que cette éducation était incessante et visible pour le véritable observateur ; cet esprit supérieur entrevoyait aussi une Révélation de la Révélation, par un nouvel état de choses dont les prémices étaient réelles. Son regard avait pu plonger dans les secrets de l'avenir.

Des esprits arriérés diront que De Maistre a soutenu violemment l'infailibilité de l'Eglise catholique ! Reportons-nous au temps où il vivait ; figurons-nous le milieu qui l'avait instruit, la société qui l'entourait, et nous penserons avec justice, que soit par le passé auquel il appartenait, soit pour

le présent état où nous sommes et qu'il a prévu en voyant véritable, il fallait son autorité, sa plume puissante et sa pensée pleine de logique.

Ce sont là des précurseurs de la science spirite qui va tout transformer dès qu'elle sera comprise et unie intimement au mouvement qui emporte la science vers de nouvelles et glorieuses destinées.

* *

Comme Joël on a donc annoncé les temps nouveaux, soit au nom d'une attente générale, soit au nom de la linguistique qui découvre d'autres formes antiques des langues humaines pour nous conduire à une synthèse du parler humain, à une langue unique en nous conviant à lire les écritures sacrées telles que bibles et évangiles; et enfin, parce que nous serons mêlés et broyés par le scepticisme, le néantisme, le panthéisme, par la marée montante du socialisme qui menace de tout submerger et remplacer, par toutes les apostasies et le désir de jouir qui dévorent la société entière et la rendent impitoyable.

L'Ecclésiaste a dit : « Dieu a livré le monde présent à toutes sortes de discussions, afin que l'homme ne découvre pas les desseins qu'il a formés dès le commencement, et qui s'accompliront à la suite des temps. Chap. M, V, 2 ». David prétend que ces vérités sont applicables aux humanités futures et aussi que Dieu répondit aux interrogations de Daniel ce qui suit : « Ces paroles sont *scellées et fermées jusqu'aux temps prescrits*; plusieurs s'appliqueront à devenir purs et seront éprouvés comme par le feu, les impies au contraire poursuivront le cours de leurs iniquités parce qu'ils seront tous sans intelligence; mais ceux qui seront instruits comprendront les vérités de toutes choses. »

Parabrahm le savait, les clergés militants avec leur théologie n'accepteraient pas cette révélation ni ce Dieu terrestre qui doit réellement régner par l'avènement de l'Esprit; les mandements des évêques, les sermons contre le spiritisme ordinaire qu'ils anathématisent et les œuvres qui le représentent mises à l'index, prouvent l'état d'âme des églises militantes quant à la philosophie nouvelle divinement morale et consolante.

La croyance divulguée par Allan Kardec, avec tant de tact et de sagesse, nous enseigne que le nouveau testament n'en parle qu'en parabole; c'est pour cette cause que les docteurs catholiques et protestants les plus renommés ont rejeté cette vérité en la voilant à l'aide de sophismes et d'épithètes outrées et malveillantes. Isaïe a dit comme prophète, dans l'ancien et le nouveau testament : « Ce témoignage, tenez-le secret, mettez-le sceau sur cette loi qui ne sera révélée que plus tard; ces vérités sont réservées pour mes disciples, selon la recommandation divine, car mon secret est à moi et

pour moi. Dans les derniers temps vous comprendrez toutes ces choses » (Isaïe, chap. VIII et chap. XXX, V, 23).

Enfin, pour revenir à la langue universelle qui sera acceptée dans toutes les nations, les précurseurs ont dit qu'elle posséderait l'harmonie, la clarté, la richesse, une précision simple, qui changerait radicalement les études pédagogiques ; que ce serait la langue française et que, cette unité qui était un signe révélateur et précurseur de la révélation spirituelle attendue, aurait lieu vers 1820, comme prémices du siècle futur qui devait la réaliser.

A cette époque, en effet, Pestalozzi à Yverdon, Suisse, fondait une école de pédagogie nouvelle qui a révolutionné le monde de l'enseignement ; il préconisait la langue française. Hyppolite Denisard Rivail complétait son éducation chez ce maître dont il fut l'élève préféré, et déjà, celui qui devait être Allan Kardec, pensait aussi à une langue universelle dont il avait préparé les prémices, avec cette base : la langue française.

Avec cette réforme on tendait à une connaissance plus parfaite et précise de Dieu, le grand et sublime inconnu, par un essor inouï vers la science simple, débarrassée de ses entraves. Les études grammaticales et linguistiques se fussent bornées à quelques sons qu'il eut fallu inscrire dans la mémoire, comme des images fidèles qui les représentaient ; le jeune enfant au sortir des soins nourriciers, initié aux règles de cette langue universelle pratique, n'aurait plus à gémir sur les difficultés, à bailler de longues années sur les substantifs et les participes. Cette langue éclairerait sainement l'intelligence qui naît et cherche la lumière, qui veut l'amour par l'exercice de la volonté, qui a besoin de courage et de force pour trouver la vérité dans le devoir, le sacrifice, l'étude suivie, seules choses qui apportent à l'esprit une conviction persistante.

Telle fut l'opinion éclairée de *Pestalozzi*, d'*Allan Kardec*, comme elle le fut de *J. De Maistre*, de *M. G. Renaud* et *Bager*, savants philologues qui n'étaient pas des illuminés ; ces généreux esprits tendaient à la réalisation de ce projet sublime : Conception d'une langue universelle d'abord imparfaite, qui annonçait que notre humanité tendait à constituer une grande unité préparée actuellement par la révélation spirite. Cette dernière vise fatalement en sociologie, en religion, en politique, une synthèse effective et durable.

M. Casimir Henry, philosophe et linguiste remarquable, créa, en 1858, *Le journal la Tribune des linguistes* qui réunit en un faisceau tous les érudits de cette époque, ceux qui avaient travaillé à la construction grammaticale d'une langue universelle ; ce très estimable frère, âgé de 84 ans, dont les idées sont toujours vives et de haute portée, a bien voulu nous rensei-

gner au sujet de ces études. Il nous a confié un vol de la Tribune des linguistes, année 1858-1859, nous y avons pris la substance de ce qui suit :

M. C. Henricy parle ainsi dans une introduction magistrale que nous voudrions reproduire in extenso : « Mais cette réaction du xix^e siècle « contre les choses et les idées du passé est plus instinctive que raisonnée... « Dans son ardeur à rejeter les hochets et les lisières qui ont fait à l'humanité une si longue enfance ; dans son impatience de tout frein, elle va « jusqu'à méconnaître ou violer ouvertement les règles du bon goût, du « bon sens, de la logique la plus vulgaire, et jusqu'aux lois générales dont « l'observation est indispensable à l'existence des nations. Vous verrez qu'il « faudra bientôt lui enseigner que la raison, la conscience, la justice et la « morale ne sont pas des préjugés... Il y a dans le monde autre chose que « la matière. Il y a aussi l'esprit, l'intelligence, le cœur, le sentiment toutes « choses dont on ne tient absolument aucun compte, dont on ne paraît nullement se soucier. Or, sous peine de déchoir et de glisser rapidement « sur la pente fatale du gouffre dévorant qui a déjà englouti tant de Sociétés, tant de civilisations avortées, on doit s'efforcer de s'élever et de se « maintenir sous le double rapport intellectuel et moral au niveau du progrès matériel... »

L'Institut ayant à décerner un prix Volney pour le meilleur alphabet universel, but final de la linguistique, C. Henricy se demande comment il s'acquittera de cette fonction ; il fait un éloquent appel aux apôtres de la langue universelle et se met sous l'égide des hommes qui l'ont préconisée comme le meilleur agent de véritable civilisation ; il cite Bacon, Descartes, Wilkins, Leibnitz, de Brosses, Condillac, Voltaire, Court de Gébelin, Burnett ; les rédacteurs de l'Encyclopédie, Delormel, Maimieux, Hourwitz, Volney, Le Mels, Letellier (de Caen), l'abbé Sotos Ochando, etc., la plus noble des compagnies,

Les peuples reliés entre eux par des besoins communs, à l'aide des chemins de fer, du télégraphe électrique, du bateau à vapeur, du téléphone, des expositions universelles, des découvertes scientifiques, des créations industrielles, ont absolument besoin d'une langue qui les unisse et soit l'élément pacifique de la grande évolution dans le sens d'une vaste fraternité, d'une union fatalement indispensable, pense notre vénérable Henricy.

En 1858, le Comité de la langue universelle se composait ainsi : MM. Bertron, Bonnemère, Cazeaux, Charnex, Chouet, Chouippe, Coulon-Pineau, Dechaux, Duvivier, Erdan, Gagne, Gitouville, Grosselin, Casimir Henricy, de Labarthe, L'abbé Latouche, Ch. Lemaire, Letellier, Mesnard, Morlon, Rodet, Silberman, prince de Sayn de Wittgenstein.

Programme: 1° De la philosophie des langues — 2° De la réforme orthogra-

phique — 3° De l'alphabet universel, auquel devaient se rattacher les travaux relatifs à la sténographie — 4° De la langue universelle — 5° Des voies et moyens de vulgarisation.

Cette division ne fut ni sage, ni rationnelle, ni logique, car, on séparait ce qui devait être uni pour s'entr'aider. C'était de la théorie et simplement des études spéculatives qu'on visait. Mais le but à atteindre était généreux et grandiose, il devait séduire les plus grands esprits. Deux systèmes se trouvèrent en présence : celui d'une langue *a Posteriori*, faite de pièces et de morceaux, avec des radicaux, des onomatopées, des mots pris dans toutes les langues mortes et vivantes, d'après les idées des étymologistes tels que Volnay, Burnouf, Ampère, etc., Et celui d'une langue *a priori*, entièrement neuve.

M. Letellier d'Amiens avait son système, Gagne un autre, de même MM. Vaillant de Bucharest, Sotos Ochando, Sibermann et Dechaux etc.

M. Casimir Henricy, secrétaire général, pour ses articles pleins de bon sens et d'esprit pratique, empreints de la plus haute philosophie, recevait des encouragements, en 1858, des hommes les plus considérables en science et en politique. Les chercheurs qui liront les rapports si lumineux de M. Henricy sur les problèmes les plus ardu de la linguistique, que contient le journal *La Tribune des linguistes*, trouveront là des études spéciales, très intéressantes, qui serviront de base aux futurs constructeurs de la langue universelle. C'est un maître penseur que cet ancien spirite, homme de progrès, qui partage toutes nos espérances. C. Henricy est l'un de nos précurseurs. Nous reparlerons de cet intéressant encyclopédiste et de ses travaux.

Nous présentons notre reconnaissance à M. Garimond, son beau-frère, l'excellent hautbois du théâtre des Italiens au temps des Grisi, des Ronconi, des Lablache et des Alboni, pour les soins prévoyants dont il entoure la vieillesse de C. Henricy.

Avant cette pléiade de savants investigateurs, il y eût celle de 1800 à 1830, qui ne put réaliser l'objectif qu'elle poursuivait avec ardeur ; parmi ces chercheurs consciencieux et généreux, citons J. Chenier, Volney, G. Renaud, Destuld de Tracy.

Le philologue G. Renaud a écrit ce qui suit : « Avec raison et droiture, l'homme marche ainsi à la collectivité solidaire par la fusion de plus en plus complète des éléments primordiaux. Hier une grande nation se constituait dans l'unité de mœurs, de lois, de langage : aujourd'hui elle se trouve isolée, à l'étroit ; elle éprouve un besoin irrésistible d'expansion : elle tend à faire prévaloir son principe d'unité chez les nations ses voisines ; elle aspire à les unifier comme elle. Telle est la loi que Dieu a imprimé au fond de l'âme

humaine, et qui la pousse à l'universalisation au point d'amener tous les hommes à vivre de la même vie, à faire battre leur cœur du même amour, à les faire participer au même bonheur, chacun de nous étant appelé à vivre de la pensée de tous ; les progrès naissent de l'intuition qu'on en possède, chaque individualité y devant coopérer selon son génie. »

Citons encore ce passage des écrits du même philologue : « à l'œuvre donc, savants, sachez prendre l'initiative de la mise en valeur d'une idée nouvelle ; ne prononcez plus ces mots ; *absurde, impossible*, avant d'avoir examiné sérieusement dans son principe et ses conséquences une proposition de langue universelle qui s'est élevée à vous d'une sphère inférieure. Songez que le gaz s'élève de la mare putride et détonne dans les airs à la stupéfaction des savants comme des ignorants qui, les uns pas plus que les autres, n'ont su pendant longtemps se rendre compte des effets terribles de la foudre. N'attendez point les révolutions ; prévenez-les, dirigez-les, car, en science comme en politique, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, elles ont souvent des conséquences étranges pour ceux qui ont méconnu et enrayé le progrès humain ».

La langue universelle devant être le corollaire des travaux spirites dont nous avons parlé plus haut, assurera l'unité des nations terriennes, après avoir établi préalablement leur fédération et leur confraternité ; la question est trop grave pour ne point s'y arrêter, vu son importance toute spéciale, puisque Volney en 1819, Chénier en 1808, Destuld de Tracy et tant d'autres, s'en sont si vivement inquiétés et occupés. Orchado récusait les langues mortes et vivantes, il voulait baser la langue universelle sur des radicaux appropriés ou adhérents à chaque chose, à l'encontre de Volney qui avait créé un alphabet pour tous les peuples de l'Europe.

De cette conception remarquable, J. Chenier dit, en 1808, dans son rapport à l'Académie Française et au Conseil d'Etat. « Les langues sont des méthodes analytiques plus ou moins parfaites. Au moyen d'un alphabet unique, gouvernant toutes les langues, on rapprocherait tous les peuples car, de leur séparation est venue la barbarie ».

Rapprocher les nations, c'est accroître la civilisation et Volney qui vise uniquement l'espèce humaine, veut la civiliser à l'aide de formes grammaticales. Vers 1820, Volney que préoccupe avant sa mort l'étude des langues et leur philosophie, crée un prix à cette fin, car, plus les langues sont régulières, bien faites, mieux elles illuminent notre esprit et lui donnent des idées nouvelles en augmentant ses connaissances.

Les bizarreries de l'orthographe et la différence de prononciation créent des difficultés à qui veut connaître une autre langue que la

sienne. Les monnaies diverses, différentes en valeur, augmentent encore ces difficultés et empêchent l'unité.

Que de chercheurs ont usé leurs années et leur savoir à la réforme grammaticale ! C. Henry travailla avec ardeur à cette réforme, sa grammaire en ce sens doit être lue par les novateurs qui veulent simplifier notre orthographe.

En 380 de notre ère, St-Augustin écrivait que les liens entre nations étaient affaiblis par la diversité du langage, que le signe d'alliance pour tous les peuples serait une langue harmonieuse et uniforme. En cela ce père célèbre de l'Eglise latine pensait comme Volney, qu'on doit rendre uniformes et réguliers les signes qui représentent toutes les langues, seul mode efficace pour l'échange des relations littéraires, artistiques et scientifiques, conséquemment de la communication des idées et des relations sociales suivies, cordiales et sympathiques.

A travers les siècles, les grands esprits s'entendent et se comprennent ; Volney comme St-Augustin, Henry comme Allan Kardec et tous les chercheurs qui, en cette fin de siècle ont voulu par le Volapuk, ou d'autres créations, simplifier le mode général de s'exprimer en l'unifiant ; ils ont tous travaillé au bien de l'espèce humaine, il faut les vénérer.

De Tracy eut voulu un aréopage de savants accrédités pour examiner la qualité des sons et déterminer le nombre des articulations de la voix ; sans égard pour l'écriture vulgaire ils devraient, pensait-il, au grand avantage de la lecture, de l'écriture, de l'impression, régler la forme de caractère de chaque articulation destinée à telle voix.

Les passages des langues diverses, les plus disparates, devaient ensuite être imprimés à l'aide de cet alphabet, et l'on aurait, sur l'état de la parole et de sa représentation, un monument encyclopédique réel ; la prononciation offrirait ainsi un tableau fidèle et toutes les écritures seraient rapprochées de ce type commun et immuable.

Pour accomplir les vœux de ces hommes éminents, une commission nommée par l'Académie proposa ce concours : composer un alphabet pour transcrire l'hébreu, toutes les langues dérivées de la même source, telles que l'Ethiopien, le Persan, le Turc, l'Arménien, le Chinois, le Sanscrit, en prenant pour base l'alphabet romain, sans essentiellement altérer la configuration de ses signes en les multipliant par des accessoires légers. Un signe devait représenter un son, et réciproquement, chaque signe exclusivement employé pour exprimer un seul son.

Rendre l'alphabet propre à transcrire en même temps l'orthographe et la prononciation de toutes les langues, devait être, autant que possible, le but de tous les concurrents au prix de Volney et de Tracy ; ils devaient déter-

miner la quantité et la qualité des sons avec ce qui peut les modifier accidentellement. En 1841, M. Philarète Chasles s'exprimait à peu près ainsi : M. de Volney, l'illustre académicien a voulu que solennellement on décernât un prix à qui réunirait dans un seul alphabet toutes les langues, ce qui est la pierre philosophale, la quadrature du cercle, l'art de prolonger la vie humaine, problèmes impossibles sur lesquels tant d'hommes érudits ont pali ; cependant, ce prix est décerné à M. Carloti, auteur d'un mémoire remarquable.

Elle est grandiose cette idée de constituer un alphabet de la langue universelle, à l'aide d'un alphabet harmonique ; la langue unique deviendrait la solution de ce problème.

Ce serait là le précurseur du règne de Dieu et ceux qui travaillent à cette solution font œuvre de labeur selon Parabrahm qui est toute justice et tout amour.

A la vue des signes affectés aux effets phoniques en usage dans sa langue, l'observateur, à quelque peuple qu'il appartienne, sachant qu'ils résultent de l'action forte ou faible, toujours libre des agents de la volonté, les produirait avec confiance pour les bien prononcer. Une découverte très sérieuse donne naissance à d'autres découvertes ; le germe des grandes idées provient d'une idée géniale.

(A suivre).

P. G. LEYMARIE.

L'OR ALCHIMIQUE

ET LA VIE DU MÉTAL

(Suite et fin) (1).

Le coup droit porté par M. de Rochas aux Hyperchimistes, est d'autant plus mérité que ceux-ci disaient dans leur programme (2).

« Il peut sembler oiseux, en cette époque de littérature et de journalisme à outrance, que nous mettions à notre tour en circulation une revue nouvelle, alors que tant d'autres existent et progressent.

« Il est cependant une excuse à notre tentative : le vain désir de fonder une feuille ne nous a point guidé, non plus que l'ambition d'égaliser ces profonds périodiques d'occultisme que le public commence enfin à apprécier.

« Mais nous avons voulu essayer de combler une lacune très manifeste. Si la Magie, l'Astrologie, l'Esotérisme général, le Psychisme, possèdent des

(1) Voir le numéro de novembre de la *Revue*.

(2) L'HYPERCHIMIE, Revue mensuelle d'alchimie et d'hermétisme, 1^{re} année n° 1.

organes consciencieux, l'Alchimie, cette vieille science sublime basée sur les principes de la philosophie hermétique, semble éloignée de ses sœurs, demeure encore reléguée dans l'ombre. On perçoit l'idée théorique de l'Unité de la Matière, de la Substance, mais l'on en néglige les conséquences importantes, diverses et pratiques. Raillé par les uns, négligé par d'autres, l'Hermétisme doit cependant accuser sa renaissance parmi celles des multiples branches de la Gnose.

« L'heure est venue aujourd'hui, de lutter sans cesse en faveur de la doctrine de l'Unité de la Substance et de l'Hylozoïsme, doctrine appelée à transformer de fond en comble les théories scientifiques, philosophiques et chimiques de notre temps.

« La chimie actuelle apparaît routinière, insuffisante en ses conclusions, sans réelle portée métaphysique, parce que exclusivement analytique et trop timide ; les scientifiques tournent sur eux-mêmes et semblent fort étonnés de s'apercevoir qu'après de longs ou de vains tâtonnements, ils n'ont fait que tracer ou suivre un *cercle*. Or, c'est de ce cercle, pour eux encore sans issue, qu'il faut sortir. La chimie doit devenir, s'affirmer : *L'Hyperchimie*. Elle planera au loin, toujours plus haut, plus hardie, plus téméraire, science médiane entre la Métaphysique et la Chimie classique, branche intermédiaire et féconde.

« Le programme de notre revue apparaît donc bien net et très-vaste, bien trop au-dessus de nos faibles moyens ; mais nous avons confiance en le Temps, ce grand adjuvant, et en nos remarquables collaborateurs. Indépendants, nous ne luttons que pour la Vérité, sans nous soucier du qu'en dira-t-on, convaincus que l'Avenir donnera raison à la plupart de nos affirmations, car elles s'appuient sur d'immuables principes.

« Cette revue de l'Hyperchimie arbore donc le programme de lutte suivant : amener le public, le public intellectuel, cela va sans dire, et il se trouve en minorité encore hélas ! à l'idée de l'Unité de la Matière et à la preuve nettement expérimentale de cette vérité ; prouver la Transmutation des corps, fouiller ce problème par la mise au jour des méthodes anciennes et modernes ; en résumé donc le but bien net et bien clair de ce journal est de propager surtout l'Alchimie.

« En un mot, nous voulons nous élever au-dessus des routines de la science cataloguée et officielle, et c'est pourquoi l'*Hyperchimie* se trouvera toujours tout à la tête du mouvement de la Nouveauté. »

L'occasion est belle de s'élever au-dessus des routines de la science officielle de s'expliquer et de se prononcer sur la question de l'or alchimique, Hyperchimistes.

Mais nous devons ajouter pour être sincère que les Hyperchimistes donnent cependant de temps à autres des recettes de transmutation : ainsi dans le n° 10, c'est-à-dire d'octobre 1897, on peut lire colonne 8. *Recette pour l'or artificiel*. (Serait une réponse indirecte à M. de Rochas) ; prenez parts égales de limaille de fer, soufre sublimé, antimoine cru ; mêlez et portez au rouge dans un creuset pendant huit heures. Pulvériser le lingot, calcinez jusqu'à ce que le soufre soit évaporé. Mêlez deux parties de cette poudre avec une partie de borax ; calcinez et refondez. Pulvériser, dissolvez dans l'acide chlorhydrique du commerce, laissez pendant un mois à une chaleur modérée. La liqueur doit être distillée trois fois ; on trouve alors une poudre rouge dans la cornue, sans doute un mélange d'oxyde d'antimoine et de chlorure de fer ; cette poudre sera dissoute dans une solution concentrée de chlorure d'antimoine ; évaporez, mêlez à poids égal avec du sublimé recommencez jusqu'à ce qu'une huile rouge passe ; il faut imbiber du chlorure d'argent frais de cette huile, dessécher, pulvériser et mêler avec 5 parties de plomb fondu ; les coupez et vous trouverez un tiers d'argent, transformé en or.

Et le journal ajoute : « d'après un ancien manuscrit. »

Voici donc une nouvelle recette et elle a beau être compliquée, elle a au moins le mérite d'être claire, c'est-à-dire, on ne peut moins alchimique.

Dans la *Revue générale des Sciences*, M. Etard une de nos vieilles connaissances donne une méthode pour retirer de l'or, de l'eau de la mer.

Pour nous du reste, la transmutation n'a jamais fait l'objet d'un doute ; et nous ajouterons qu'il n'y a pas un seul procédé pour obtenir cette transformation ; aussi, ce qui nous étonne, c'est qu'on ait pu perdre les procédés et ne pas les avoir retrouvés plutôt qu'au xvi^e siècle.

Si comme tout l'indique la matière est *Une*, la nature a des procédés divers pour faire de l'or ; M. Tiffereau a indiqué le sien. M. Emmens un autre, dans sa lettre à M. W. Crookes ; enfin, le même savant, en a un autre qui jusqu'ici paraît le meilleur puisqu'il a trouvé des financiers pour le lui acheter et fonder une Société pour l'exploiter.

Nous venons d'énumérer trois ou quatre procédés qui permettent la transmutation et après cela, il se trouvera encore des gens pour douter de celle-ci, de la fabrication artificielle de l'or et traiter de naïfs ceux qui comme moi ont cru à la transmutation et l'ont consigné dans leurs ouvrages, comme je l'ai fait dans mon *ISIS DÉVOILÉE*. En ai-je reçu des tuiles sur la tête à propos de celui-ci.

Du reste il en a été toujours ainsi des grandes déconvenues ; la première chose dont l'homme gratifie l'inventeur, c'est du doute, de la négation. Vapeur, électricité, télépathie, téléphonie, utopies !

Hier encore ne nous est-il pas tombé sous la main la brochure d'un pauvre diable qui se plaignait, il y a 25 ou 30 ans, de ce que l'Académie de médecine n'avait pas voulu l'entendre au sujet d'un procédé permettant de voir ou trouver des corps opaques. Qui pourrait nier aujourd'hui un fait qui crève les yeux. Or, pour la transmutation des métaux que M. Emmens ne trouve pas plus extraordinaire que la pesanteur des corps, l'incrédulité est absolue.

Nous en étions arrivé ici de notre étude, quand nous avons reçu la visite de M. Tiffereau. C'est un vieillard de 84 ans, vert et frais comme un jeune homme ; il nous a remis en nous quittant, des documents dont nous allons reproduire ici une partie avec l'entretien que nous avons eu avec lui : c'est d'abord une nouvelle lettre de M. Emmens, lettre datée du 7 septembre, et qui communique l'annonce qu'il fait insérer dans un journal scientifique Anglais : *The Nature* et par laquelle, il met au concours quatre sujets assez inattendus.

M. Emmens prouve ainsi qu'il a avant tout, à cœur, l'intérêt de la science et que loin de faire un mystère de ses procédés, il s'efforce d'attirer l'attention générale vers les travaux tendant à la transmutation. Ces quatre prix sont de cinq cents dollars chaque, c'est-à-dire de 2.500 francs.

Nous ne donnerons pas ici le programme de ces concours pour ne pas surcharger notre étude (1)

Voici l'autre document que nous a communiqué M. Tiffereau.

M. Emmens à la date du 27 août dernier m'annonçait qu'il venait de porter à la monnaie son dixième lingot d'or. De plus, il me proposait de fonder une Société ayant pour objet tout ce qui se rapporte à l'or et notamment la construction d'un *Pavillon de l'or* à l'Exposition de 1900, ainsi que le remboursement des capitaux engloutis dans la catastrophe de Panama.

Des deux lettres écrites le 31 août, nous croyons devoir extraire ce qui suit, parce que cela constitue une actualité considérable au moment du crac des mines d'or.

« Je ne m'inquiète pas, dit M. Emmens, des erreurs de toutes sorte paraissant de temps en temps dans les journaux, au sujet de mon entreprise qui saura bien se défendre d'elle-même.

« Un premier dividende a déjà été distribué aux membres de l'*Argentaurum Syndicate* et il sera suivi de bien d'autres, dût le grand public rester incrédule où se figurer que je travaille à perte. Nous avons le bonheur d'être complètement indépendant de l'opinion des journaux et aussi de de celle des savants.....

(1) Pour plus amples détails sur ces concours s'adresser à : THE PLAIN CITIZEN PUBLISHING COMPANY, S. Broadway, New-York city. U. S. A.

« ... Nous venons de déposer notre onzième lingot, ce qui porte notre production totale d'*Argentaurum Gald* à 159.42 onces (soit 4 kilog 958 gr.) Le profit net à ce jour, est de 522.95 dollars ou 2.709 fr.

Ma machine (récemment livrée) est maintenant en train de travailler ; elle est très petite, parce que j'ai désiré faire des essais et perfectionner tous les détails avant de construire un appareil à grand rendement.

L'opération par laquelle une charge d'argent est convertie en or, demande en tout, une dizaine de jours ; mais des résultats appréciables se constatent facilement au bout de *quatre heures*. Quelques uns de mes amis ont déjà eu le plaisir de visiter l'*Argentaurum Laboratory* et d'y produire eux-mêmes un peu d'or, qu'ils portent maintenant comme breloques à leur chaîne de montre. « Cette production, réduite ainsi à des proportions minuscules, pourrait au besoin, être une attraction additionnelle au *Pavillon de l'or*. « Je joins à ma lettre un document qui non seulement vous intéressera, mais qui pourra encore vous être utile : c'est le bordereau délivré par le bureau d'essai de la Monnaie, au sujet de notre dixième lingot. Vous verrez ainsi, comment procède ce bureau lors des achats de nos lingots.

« Je fais maintenant mes préparatifs, pour répéter votre expérience du Mexique. Quelques essais préliminaires m'ont déjà donné des résultats qui m'autorisent à croire que, d'ici à deux ou trois semaines, j'aurai le plaisir de vous envoyer un spécimen *Authentique Or Tiffereau*.

« Une autre nouvelle vous intéressera aussi. Je viens de recevoir une offre d'un important affineur anglais, qui s'engage à prendre toute la production de l'*Argentaurum Laboratory*, jusqu'à concurrence de 50.000 onces par semaine (soit 4.500.000 fr.), et à la payer régulièrement *en espèces* et *d'avance*. Cela indique assez le cas que des gens sérieux font de notre Société. Les hommes d'Etat et les financiers anglais réussissent d'ordinaire à capter, à leur profit, les nouvelles sources d'or, tandis que les savants, les politiciens et les banquiers des autres nations attendent, avec circonspection, d'avoir la *preuve en main*. Dans le présent cas, mes amis et moi, nous ne dépendons de personne : nous pouvons parler en *maîtres* ; nous ne descendrons pas au rôle de *suppliants*. Nous avons donc répondu aux offres de l'affineur anglais que nous étions décidés à exécuter ses ordres, mais que nous nous réservions toute liberté de les refuser lorsque cela nous conviendrait. »

Votre dévoué. STEPHENS H. EMMENS.

M. Tiffereau, après communication de cette lettre ajoute : Inutile de vous dire Monsieur, que je tiens à la disposition de ceux que cela pourrait intéresser cette lettre ainsi que le bordereau de la Monnaie de New-York.

Je vous ferai remarquer M. Bosc :

1° Que l'*Argentaurum Laboratory*, après avoir mis quatre mois à produire ses premiers cinq mille francs de lingots d'or a produit la même somme pendant le mois d'août seul ;

2° Que l'affineur anglais a assez de confiance en M. Emmens et dans son procédé pour espérer qu'il ne saurait tarder à produire 4.200.000 fr. par semaine, soit plus de 200 millions par an ;

3° Que M. Emmens en répétant mon expérience du Mexique va prouver la vérité de mes affirmations, renouvelées depuis de longues années et donner à entendre que j'en serais, moi aussi, à la période d'exploitation industrielle, si mes concitoyens m'avaient accordé l'aide que je n'ai cessé de demander. Voulez-vous me permettre de vous raconter quelques faits curieux de transmutation et de production de métaux précieux qui tendent à confirmer mon expérience de Guadalaxa ? Je n'abuserai pas de vos instants !

— Mais je vous en prie dis-je à M. Tiffereau.

Hé bien voici ; un de vos confrères, M. N. H. architecte à Paris, me signale un fait sur lequel il est bon d'appeler l'attention des métallurgistes.

— Ayant eu, me dit-il, à faire un paiement à une époque ultérieure, il avait mis le montant de la somme de côté, dans un tiroir. Cette somme était constituée en pièces de 20 francs et de 2 francs formant toutes ensemble un rouleau. Quand il défit ce rouleau, dix-huit mois après, il s'aperçut que les pièces de 2 francs avaient pris la teinte jaune de l'or, que cette teinte était peu sensible sur la partie des pièces d'argent correspondant au disque même des pièces d'or, tandis qu'elle était très accentuée sur le pourtour (la tranche) des pièces d'argent et sur la partie non recouverte par l'or. Cette couleur jaune n'était pas due à du cuivre ou à une oxydation, comme on s'en est assuré par expérience. Si on juge par l'épaisseur de la pellicule d'or formée pendant ces dix-huit mois, il faudrait plusieurs siècles pour que la transmutation de la monnaie d'argent en or fut complète.

Ce phénomène doit être attribué au ferment de l'or sur l'argent. Il est à regretter que le papier imprimé qui servait à envelopper cette monnaie n'ait pas été conservé, car il est probable que ce papier contenait des microbes producteurs d'or qu'on aurait pu recueillir.

Il y a quelques années du reste que des journaux ont donné mention d'un fait qui s'est produit sur les bijoux d'or et d'argent entourés de coton et enfermés dans des boîtes. Ces bijoux, expédiés de Paris en Espagne furent trouvés tout ternes à leur arrivée à destination ; ils furent soumis à des chimistes qui les virent recouverts de deux espèces de microbes, auxquels, ils n'hésitèrent pas à attribuer l'érosion des métaux précieux.

En Allemagne, on a constaté l'attaque des caractères d'imprimerie par

des ferments qui, transportés sur des caractères neufs, les ont corrodés.

Puisque des ferments attaquent ainsi les caractères d'imprimerie, composés d'un alliage de plomb et d'antimoine, on peut admettre que le papier imprimé qui formait l'entourage du rouleau d'argent de l'architecte dont nous avons parlé, contenait des microbes, dont l'action s'était fait sentir sur l'or et sur l'argent empilés l'un sur l'autre. C'est d'autant plus probable que les minerais de plomb et d'antimoine contiennent de l'or, dont on peut attribuer la production à des ferments spéciaux agissant sur les deux métaux inférieurs.

Je vous ferai remarquer en passant que les Alchimistes se sont beaucoup occupés du plomb et de l'antimoine et qu'ils n'ont cessé d'affirmer l'action continue de certains ferments.

Quoiqu'il en soit il est probable que si l'or et l'argent des rouleaux étaient restés plus longtemps en présence, les couches d'or déposées sur l'argent auraient été plus appréciables et auraient permis de faire des expériences intéressantes.

La couche d'or à l'état naissant ainsi formé n'a pas de consistance; c'est ce qu'explique fort bien M. Le Brun de Virloy dans ses expériences sur la matière métallique. Le métal provenant de l'accroissement paraît d'abord, dit cet auteur, être à l'état naissant et ne possède pas encore toutes les propriétés du métal adulte, pas plus qu'il n'accuse les mêmes réactions; il est même si instable qu'il peut disparaître en tout ou en partie; mais il finit par parvenir à l'état adulte sous l'influence de certains réactifs.

— Vous croyez donc comme moi à la vie du métal ?

— Mais très certainement répond M. Tiffereau, puisque certains microbes ou ferments agissent positivement sur sa constitution comme nous venons de le voir.

Je poursuis mon idée; la nature nous offre des exemples de ces transformations graduellement opérées.

Dufrénoy dans sa *Minéralogie* (Tome III, page 22) parle d'un alliage d'or et d'argent désigné par Klaporth sous le nom d'*Electrum*. Le minerai, nous dit-il, est constitué, par places, de lamelles couleur d'or juxtaposées à d'autres lamelles d'un blanc jaunâtre. Ne faut-il pas conclure de ce fait que certaines parties de ces minerais d'argent commencent leur évolution vers l'or, évolution que d'autres parties ont déjà terminées ?

Ne peut-on dans ce cas, attribuer à des microbes de pareilles transformations ?

(Le reste de notre conversation a eu un caractère tout à fait privé).

Des renseignements qui précèdent fournis par la fin de notre conversation avec l'alchimiste Tiffereau, il résulte que le métal a une vie propre.

Mais soutenir que le métal est une sorte d'animal, ne serait-ce pas soulever des tempêtes ?

Et cependant dussions-nous passer pour paradoxal, nous dirons que le métal, le fer par exemple, a une vie propre ; nous allons le démontrer.

Tout le monde sait aujourd'hui que si après avoir déterminé la force, la puissance d'un aimant, on l'arrache violemment de son armature, cet aimant est affaibli, il ne peut plus porter un poids aussi considérable qu'avant cet arrachement. Ce fer aimanté est donc fatigué, et pour le remonter et lui donner sa *force normale*, il faut lui réappliquer son armature et y suspendre d'abord des poids légers, qu'on peut augmenter progressivement tous les jours. Au bout d'un certain temps, on peut constater que l'aimant s'est renforcé, s'est amélioré, s'est *nourri* pour nous servir du terme consacré dans les laboratoires ; aussi peut-il supporter alors une charge beaucoup plus considérable que celle qu'il pouvait porter tout d'abord. La raison nous la connaissons, c'est affaire de *Polarité* ; l'acier aimanté ayant un pôle positif et un pôle négatif attire l'électricité de l'espace et, traversé par ce courant, il s'aimante de plus en plus fortement.

Donc pour donner de la vie, pour *vitaliser* l'acier, comme disent les métallothérapeutes, il faut le relier par son armature un à grand courant magnétique de la nature.

Ceci admis, disons que les molécules du fer, qui sont tantôt *grains*, tantôt *chair*, forment des agrégats infinitésimaux qui animent le métal d'une vie propre ; ces molécules constituent dans le minéral de véritables globules de vie, des *boulets vitaux* dirait le physiologiste ; d'où il s'en suit que lorsqu'une pression ou une traction exagérée est exercée sur une solive en fer, celle-ci est fatiguée, *énervée*, les nerfs de sa chair sont changés en grains, ce qui produit un trouble profond dans la cohésion du métal, d'où diminution de vigueur, de vitalité ; le fer a perdu de sa rigidité, et si la pression persiste avec plus de puissance, elle amènera la rupture, c'est-à-dire la mort de la dite solive.

Voilà ce que savent à peu près tous les techniciens (architectes, ingénieurs serruriers, etc.) mais ce que beaucoup ignorent, c'est que si cette solive, un peu avant le moment de sa rupture, si cette solive, surmenée et partant *convalescente*, est laissée en repos un certain temps, elle se restaure ; sa force première lui revient peu à peu ; on dirait que ses molécules, ses petits organismes vitaux se reconstituent et reprennent leur potentialité première ; c'est du moins ce qu'affirme le professeur Kennedy.

Ce savant, en effet, a établi, par une suite d'expériences, qu'une barre de fer qui, dans un premier essai avait exigé un certain degré de flexion pour être *forcée*, fléchissait quelques heures plus tard et même le lendemain

sous une charge moindre. Aussi s'imagina-t-il de mettre au repos, pendant plusieurs jours, des barres de fer surmenées et de faire sur celles-ci de nouveaux essais à des intervalles de temps de plus en plus espacés. Il put alors constater, avec une certaine surprise, que le retour progressif de la force perdue était en rapport direct avec la durée du repos.

On peut activer la revivification, la restauration, si l'on peut dire, d'une barre de fer, et cela presque instantanément, par la *recuite*, c'est-à-dire par le chauffage du métal au rouge suivi de la trempe ; mais l'opération ne donne pas toujours les résultats espérés.

La fatigue et la restauration des métaux ne peuvent exister que parce que leurs molécules sont des organismes véritablement vivants, pénétrés peut-être de l'intelligence cosmique ; dès lors, ils sont capables de modifier leur état, afin de pouvoir s'adapter aux conditions de l'ambiance !...

Autrefois, tout était matière pour les matérialistes, Carl Voght, n'a-t-il pas dit que :

La pensée était une sécrétion du cerveau !

Aujourd'hui pour une école spiritualiste, la matière elle-même a une partie spirituelle ; c'est ce que m'affirmait il y a quelque temps le Dr Baraduc. Bien que peu éloigné d'admettre ce fait, je n'en suis pas encore entièrement convaincu, mais j'admets sans peine que les métaux, le fer, l'acier, l'or, ont une vie propre, aujourd'hui encore inconnue, mais qu'on pourra constater peut-être dans un avenir prochain ; dès lors leur transformation, leur transmutation devient non seulement admissible, mais possible, surtout si l'on admet l'Unité de la matière.

ERNEST BOSCH.

Très prochainement, dès le prochain numéro, peut-être, nous donnerons une belle et longue étude de notre éminent collaborateur Ernest Bosch. Titre :

LE LIVRE DES MORTS *expliqué et commenté* ; son Esotérisme dévoilé.





DES AFFECTIONS DE L'ÂME ET PASSIONS

CONSIDÉRÉES COMME CAUSES DANS LES MALADIES

(Voir la *Revue* du 30 novembre 1897).

V

La santé du corps et cure morale des maladies. — Le médecin moderne et le malade fin de siècle. — Les drogues à la mode. — Sérumthérapie. — Organothérapie. — Opothérapie. — Energie vitale. — Animaux, végétaux et minéraux. — Réaction bienfaisante de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le corps, dans l'art de guérir.

Pour préconiser la thérapeutique de l'âme ; nous ne voulons pas dire qu'on doive négliger le corps.

L'homme vraiment sage, a dit Juvenal, ne demande au ciel que la santé de l'âme avec la santé du corps.

« Orandum est ut sit Mens sana in corpore sano ».

Un esprit sain dans un corps sain est une maxime que nous pouvons méditer et dont nous devons profiter.

On peut être philosophe, c'est-à-dire un sage, sans ressembler au cynique Diogène de l'antiquité, comme sans imiter Saint-Labre de plus récente mémoire.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, aujourd'hui, on néglige de plus en plus de traiter les affections de l'âme, et, pour parler franc, on peut dire que c'est là le dernier souci du thérapeute moderne.

Il est bien question, de temps en temps de cure morale des maladies. On en trouve quelques préceptes dans de rares livres. Dans la pratique, la chose consiste à donner quelques bons conseils, à réconforter, autant que possible, l'âme, le courage d'un patient déjà peu confiant en lui-même et qui, généralement, prend les exhortations du médecin pour de l'eau bénite de cour. Dans les grands centres d'ailleurs, le thérapeute ne choisit pas ses malades, c'est à peine s'il les connaît : ils viennent à lui au hasard, ils suivent ses conseils ou ne les suivent pas, mais le médecin moderne, d'ordinaire, est d'avis qu'il faut toujours et surtout compter sur la médication à

la mode (autre mode de cure morale) qui ne peut manquer d'apporter une amélioration plus ou moins rapide, suivant l'intensité du mal, dans l'économie animale de son client et de lui attirer de la part de ce dernier une reconnaissance sans bornes.

Les résultats de cette pratique sont quelquefois très satisfaisants, mais bien souvent aussi, ils sont tout simplement désastreux. C'est peut-être ce qui explique l'inquiétude toujours croissante des malades qui, de nos jours, et surtout dans les maladies chroniques, ne s'arrêtent plus avant d'avoir découvert le spécialiste de leurs rêves. Ils le trouvent parfois, s'en montrent satisfaits, puis bientôt, sans cause connue, ces mêmes malades se remettent à la recherche d'un autre spécialiste, à moins que leurs pas ne dévient vers la demeure d'un charlatan quelconque. La raison de ceci ! je vous prie ; nos médecins modernes manqueraient-ils de science ? Tout le monde est d'accord pour soutenir le contraire ; chacun sait la somme considérable de connaissances que doit acquérir le praticien en ces temps de progrès incessants, à cette époque si féconde en découvertes de tous genres. Manqueraient-ils de dévouement ? Non, à coup sûr.

Mais, aujourd'hui, le malade qui se croit né malin, très au courant, par les journaux politiques, de toutes les maladies, de tous les traitements discutés, ergote et surtout conclut avec l'assurance la plus absolue. S'il se borne à ce ridicule, le mal ne serait pas grand. Mais le même malade vient chez le médecin, impérieux et arrogant, demander une guérison comme on commande une paire de bottes ; si cela ne marche pas du premier coup il s'impatiente et s'en va chez le voisin ou ailleurs où du reste il ne se tient pas davantage. Si bien que malgré ses pérégrinations incessantes et surtout à cause d'elles, le malade, le névrosé de l'époque, finalement, ne trouve pas remède à ses maux. Il ne s'attache plus à son médecin et ce dernier profondément écœuré de tant d'outrecuidance et de bêtise ne fait rien pour le retenir.

Si le médecin sacrifie son réel savoir à la mode du jour, il le fait bien plus souvent par contrainte que par conscience. Il subit, fatalement, l'influence de son milieu, de son époque. C'est ainsi que, parfois, il accorde créance à des drogues sans valeur, à toutes ces spécialités pharmaceutiques qui, tous les jours, surgissent plus nombreuses à nos regards étonnés et qu'enfin, pour plaire à son client, il essaie volontiers tous ces résidus de laboratoire qui nous viennent d'Allemagne ou autre lieux et qu'une publicité, au moins étonnante, érige du jour au lendemain en remèdes héroïques ou panacées universelles.

Comme beaucoup de ses confrères, il fonde grand espoir sur les sérums divers : Artificiels ou naturels ou savamment cultivés dans des établisse-

ments richement dotés, quoiqu'il n'ignore pas que, même de ce côté, à quelques exceptions près, on est encore à l'étude.

La seringue de Roux ne le quitte plus ; elle peut d'ailleurs lui servir pour injecter d'autres liquides non moins à la mode ; nous voulons parler des liquides ou extraits organiques réputés injectables : Liquide thyroïdien, liquide rénal, liquide orchitique, liquide de substance grise, suc pulmonaire, liquides pancréatique, hépatique, ovarique, etc., etc. dont se servent les apôtres de l'organothérapie et de l'apothérapie prétendant guérir leurs malades en leur faisant ingérer ou en leur injectant sous la peau ou même dans les tissus des suc d'organes pour remplacer les organes similaires qui leur manquent ou dont ils souffrent.

C'est à se demander jusqu'où cela peut aller.

Que l'on injecte, si l'on veut à titre de traitement moral ou... immoral (ad libitum), des suc architiques aux vieux qui voudraient bien redevenir jeunes, des suc de substance nerveuse grise aux gens sans cervelle qu'on désigne parfois encore sous le nom d'imbéciles, des suc de moëlle osseuse à ceux qui en manquent, mais on ne doit pas ignorer ou faire semblant d'ignorer que tous ces liquides n'agissent, quand ils réussissent, que par les sels minéraux ou sels inorganiques (1) qu'ils contiennent et que ces sels sont de plus facile et de plus convenable administration (2).

L'apothérapie est évidemment un progrès sur l'organothérapie, mais s'en tenir à ces moyens aussi bien qu'à ceux que nous avons signalés plus haut, c'est vraiment faire croire que si la médecine a fait des progrès incontestables, la thérapeutique, restée en arrière, n'est qu'une pure ébauche en tant que science, quand, au contraire, nous avons d'admirables réserves.

Quand le corps est sain, bien portant, il trouve en lui l'énergie vitale qui lui est nécessaire. Quand il défaille, il ne doit pas, suivant nous, chercher la vie dans des principes déjà frappés de mort ou bien capables d'empoisonner l'organisme plus encore,

Il doit trouver cette vie dans les incitants vitaux du monde « organique », végétaux (ou alocoïdes végétaux, ces âmes des plantes), ou dans le monde inorganique (minéraux), ces générateurs de la matière végétale ou animale.

Animaux, végétaux et minéraux ne sont-ils pas unis par un même lien de famille, n'y a-t-il pas du minéral dans le végétal, du minéral et du végétal dans l'animal ?

(1) Docteur Béclé. — 1896. — Du rôle et de l'importance des sels minéraux dans l'organisme. — Thérapeutique minérale.

(2) A moins que ce ne soit par suggestion.

Dans le règne minéral et végétal, que de forces mystérieuses insoupçonnées et surtout inexploitées.

C'est là qu'il faut chercher la vie. En eux résident des principes d'admirable puissance capables de donner le coup de fouet doux ou violent qui relève, dans tous les cas de sa déchéance, la force animale de même essence, de même origine.

Mais l'âme elle aussi cache, par devers elle, une force inconnue, non moins mystérieuse, mais toute puissante qui donne la vie.

N'est-elle pas une émanation, une fraction si l'on veut, des forces universelles qui régissent les mondes. Cette force est d'autant plus grande qu'elle existe dans l'union comme nous le verrons plus tard.

Dans l'art de guérir on ne saurait nier la réaction bienfaisante de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le corps.

VI

Les femmes et les mœurs. — Civilisation et âge de l'or. — L'universelle fièvre de l'argent — Le luxe à outrance. — Coquetterie et passions. — Nouvelle mentalité chez la femme moderne. — L'homme galérien de la civilisation. — La femme nouvelle. — Le féminisme. — La femme française. — La vieille gaieté française. — Le dégoût de la vie : Alcool, opium, morphine, haschisch. — Etats d'âme singuliers. — Les écrivains modernes.

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs, a dit de Ségur. Les hommes font des lois souvent fort sévères que néanmoins ils peuvent tourner. Les femmes font des mœurs qui semblent s'imposer bien davantage; bonnes ou mauvaises, elles ont vraiment force de loi, on les accepte et on se soumet à leur tyrannique empire parce que l'on craint toujours d'être ridicule ou dupe en ayant d'autres mœurs que celles de son temps et de son milieu. A ce régime, on arrive vite à la licence, à la dépravation des mœurs privées et publiques. L'histoire des civilisations est là pour nous instruire. La vertu est la santé de l'âme seule source du vrai bonheur. Bien naïfs sont ceux qui croient pouvoir changer les âmes des hommes en abolissant tout simplement, pour eux, les nécessités de la vie; pour eux ils rêvent l'âge d'or, alors que nous sommes plus que jamais à l'âge de l'or, mais aussi à l'âge des ambitions sans frein, des faiblesses sans nom, des défections honteuses, des corruptions sans égales. On ne saurait nier qu'aujourd'hui pour réussir, on se montre vraiment trop accommodant sur les gens, sur les milieux, sur les faits. Facilement on s'aventure dans les plus extraordinaires épreuves; aucun contact ne rebute; aucune tare n'effarouche; aucun précédent ne déconcerte et tout un passé de crimes, d'infamies

mies, de duplicité, d'immoralité, n'a rien qui décourage. Il faut avant tout arriver à ses fins, c'est-à-dire à ce que l'on croit être le bonheur suprême, la fortune, la gloire, les honneurs, les jouissances de toutes sortes, etc.

L'universelle fièvre de l'argent, des besoins incessants et impérieux qu'on est bien près d'admettre comme une nécessité du combat pour la vie, telle est la caractéristique de notre époque.

Presque tous les hommes convoitent la fortune et cependant peu l'obtiennent réellement, et si elle peut faire quelques heureux, elle fait surtout beaucoup d'envieux. La fortune apparaît et fascine comme un pouvoir, pouvoir direct sur les choses, pouvoir indirect sur les hommes. Pour le vulgaire elle apparaît surtout comme une source indéfinie de jouissances et parlant de luxe, de ce luxe effréné qui, de nos jours, est devenu pour tous aussi nécessaire que le pain.

Le luxe, c'est l'argent qui se montre ou feint d'exister. Il est partout honoré, respecté quand, au contraire, on n'a jamais assez de mépris pour la pauvreté et la misère dans l'honnêteté. On déteste le vice malheureux à plus forte raison, mais on s'incline devant la débauche dorée. On n'a jamais assez de dégoût pour une malheureuse fille qu'un incident fortuit a jetée hors de sa voie et qui se prostitue pour gagner de quoi manger. On n'a d'yeux que pour les filles à la mode, à réputation bien établie et il serait facile de citer des noms de demi-mondaines qui, grâce à une bonne presse, ont leurs places réservées aux courses, aux fêtes publiques, etc.

Dans tous les mondes, le luxe est la fin suprême de toutes les convoitises et la concurrence effrénée pour le luxe est la vraie plaie de notre société moderne.

Le luxe c'est la considération, le crédit, crédit d'affaires, crédit mondain, crédit moral..... aussi cherche-t-on à le poursuivre, à le saisir, à le conserver coûte que coûte. Mais ce luxe devenu obligatoire est moins souvent une jouissance qu'une charge. Notre génération inquiète ne peut plus se passer des excitations et des caresses de ce luxe auquel elle sacrifie tout; sa dignité, ses dégoûts ses chances de bonheur.

La vie dans ces conditions, est ainsi faite de difficultés sans cesse renaissantes, et de privations continues.

La femme moderne fortunée ou non, montre à cet égard un zèle qui n'a d'égale que son imprévoyance pour les choses ordinaires de la vie.

« Les femmes, dit Laroche foucauld, peuvent moins surmonter leur coquetterie que leurs passions » et ce jour là, par « coquetterie », il entend la folie ruineuse des ajustements.

Jamais cette nécessité de paraître n'a été aussi indispensable que de nos jours; la femme, la mère donne l'exemple, la jeune fille suit qui bientôt,

montre les mêmes tendances, les mêmes appétits. Son cœur gâté, aveuglé, ne s'attache plus à rien de noble et d'utile ; dressée à l'estime du luxe, elle ne voit pas d'autre but, d'autre idéal à poursuivre. Aussi, plus tard, n'épouse-t-elle pas celui qu'elle aime bien, mais celui qui donne le luxe, que cet époux soit taré dans les siens ou dans lui-même, dans son corps ou dans son esprit.

L'association de grands capitaux peut procurer une somme de bien-être, des satisfactions de luxe et autres en échange desquelles deux indifférents consentiront toujours à s'unir.

Mais les grandes fortunes sont rares et l'exemple des grands est contagieux. Il n'est pas, aujourd'hui si petite bourgeoise qui, avec ses cent mille francs de dot, fortune aujourd'hui démodée et sans valeur, n'escompte d'avance les joies futures d'une luxueuse installation, quelle pitié !

Mais que dire des mariages où il n'y a ni argent, ni amour ?

« Avec les mœurs actuelles, tout, le langage, les habitudes, la manière de penser trahit aujourd'hui chez la femme une mentalité particulière qui n'est plus celle, hélas, de nos mères ou de nos aïeules. Dans ces conditions la femme sera-t-elle la collaboratrice ou l'adversaire de l'homme, le charme ou l'amertume de sa vie, son appui ou son fardeau ?

« Galérien d'une civilisation dure et pesante, serf de la glèbe et de la fièvre professionnelles, aux prises avec un labeur chaque jour plus rude et plus ingrat, l'homme enfouit dans un coin de son esprit, pour l'y retrouver aux heures de loisir, une part de rêve et de poésie. Au sortir des corps à corps avec la nécessité, il cherche un sourire, un rafraîchissement, une grâce aimable et reposante, la femme enfin. Trop souvent il trouve en elle un être étranger à ses goûts, hostile aux envolées de son esprit, dominé plus qu'il n'est lui-même par le souci matériel du lucre et de l'argent.

« Cette femme nouvelle et digne de son siècle a sa vie à elle, ses amis à elle, son orbe propre parfaitement indépendant des affaires, des préoccupations, des relations du tacheron, du gagne petit, du mari dont on ne prend connaissance qu'autant qu'il assure par son travail du bien être matériel de la communauté. » (Julien de Lagonde).

« Il semble que l'amour n'est plus et que la femme disparaît. A sa place on nous donne le féminisme avec des sentiments de cinq minutes. » (J. de L.). C'est une grande économie de temps, il est vrai, mais ce n'est plus là la femme française, celle la seule capable de rendre l'espoir et la force à ceux qui dans la lutte pour la vie ont besoin de toute leur énergie, de toutes leurs illusions, celle qui sait faire aimer la vie quand même et sur-

tout alors qu'elle est sans douceur, celle enfin qui sait rendre l'espoir à ceux que le dégoût de vivre étreint.

L'ombre, en effet, nous envahit avec une rapidité surprenante. La civilisation s'enveloppe dans un morne crépuscule. Nous n'avons plus la gaité de nos pères. La vieille gaité française n'existe pour ainsi dire plus. Le rire disparaît de nos lèvres.

Une mélancolie artificielle nous envahit et nous cristallise, reflet de nos lassitudes morales et de notre fatigue physique. Une tristesse pleine d'amertume s'infiltre jusqu'au fond de nos âmes. Le dégoût envahit toutes les classes de la société comme tous les âges, depuis l'adolescent déjà blasé jusqu'au vieillard désabusé. Le sens et la notion de l'existence se trouvent obliérés non seulement chez les vaincus de la vie et les désespérés, mais encore chez toute une masse sans courage sans idéal et sans ressort qui met froidement en balance les félicités, les maux, les ennuis de l'existence et qui supputant la maigre lot de ces joies probables, n'insiste pas, allume un réchaud et s'en va. Même pour ceux qui ont tout, on dirait que quelque chose manque dans la vie. Faute d'idéal, et cela se conçoit dans une certaine mesure, le peuple cherche dans l'alcool un abrutissement qui lui semble nécessaire pour oublier ses maux fictifs ou réels, sans doute il va à l'encontre du but qu'il se propose, mais comment et pourquoi des intellectuels ont-ils pu demander à l'alcool une exaltation passagère de leur génie ! l'alcool pour pousser vite à la fureur matérielle, terrasse la force spirituelle tout en épuisant les forces physiques. C'est le suicide de la raison. L'absinthe rendit Musset silencieux. Elle fit de Verlaine le survivant d'un beau poète. Edgar Poe fût, dit-on, une autre victimes de l'alcool. Les blasés, les sceptiques, les raffinés après avoir épuisé la coupe des voluptés cherchent à se rajeunir en demandant des impressions neuves, des étonnements toujours plus grands, non à l'alcool, cette fois, mais à l'opium ou à la morphine, à l'éther ou au haschisch. Pour ceux là encore, le résultat, est le le même. Ils courent aux abîmes, car s'ils se survivent, le cabanon les attend.

Mais il semble que tous, poussés par une force invisible, cherchent ce faux idéal pour échapper aux réalités de la vie.

Pourquoi chercher un idéal artificiel quand on peut arriver à la béatitude par le seul enthousiasme et la volonté. Par le pur et libre exercice de cette volonté nous pouvons parvenir à un état où nous sommes, à la fois cause et effet, sujet et objet, magnétiseur et somnambule, c'est-à-dire nos maîtres.

En attendant la résurrection de nos forces morales, notre civilisation moderne crée des états d'âme au moins singuliers, inquiétants. Loin de les

combattre, des écrivains de grand mérite pourtant, des romanciers trop habiles se plaisent au contraire à peindre, à vanter et à mettre à la mode ces mœurs nouvelles. Philosophes peut-être, observateurs experts à coup sûr, ils regardent devant eux, rendent ce qu'ils voient et comme ils le voient.

Parmi eux on trouve des peintres admirables, on cherche vainement des guérisseurs.

VII

L'homme physique et l'homme moral. — Affections agréables et affections pénibles. — Les passions causes des maladies. — Etat d'âme suivant les causes. — Ce que nous devons craindre. — Ce que nous devons faire.

L'homme physique idéal est construit sur l'homme moral. Au-dessus des organes qui se meuvent et de la matière qui s'agite plane un principe supérieur qui les mène : l'âme avons nous dit :

L'âme ne peut demeurer étrangère au reste du monde, sans cesse elle est rappelée à la vie réelle et aux soins de la demeure qui est sienne. Elle subit donc les influences du monde extérieur et de son second, car il y a deux êtres en nous, deux frères ennemis, bien souvent.

Or, les actions volontaires, les passions et les mouvements de l'âme bien ou mal dirigés, servent ou troublent les actions du corps.

Les affections agréables de l'âme constituent le bien-être, le plaisir et déterminent la joie et l'amour. Ils rendent la conception plus nette, excitent doucement la circulation, font battre le cœur et les artères plus fort et plus vite, accélèrent doucement la respiration, rendent les mouvements musculaires plus libres et plus prompts. épanouissent les traits, font briller les yeux et colorent légèrement le visage. Elles entretiennent la santé.

Les affections pénibles, au contraire, produisent le malaise, la douleur et la tristesse, la colère et la haine qui en sont les suites. Elles troublent l'esprit, développent les jugements faux, ralentissent les mouvements du cœur et le pouls, produisent la gêne de la respiration, ralentissent ou affaiblissent l'action musculaire, font contracter les traits, éteignent la vivacité des yeux, et décolorent la peau. En même temps qu'elles rendent malheureux, elles agissent très fâcheusement sur la santé,

Toute affection très vive et permanente devient une passion qui est le premier degré de l'état pathologique du sentiment et de la volonté.

Les passions violentes, même passagères, déterminent, le plus souvent, des lésions aiguës ou chroniques du cerveau, de l'estomac et des intestins,

du poulmon, du fofe ou du cœur. Les affections de l'âme peuvent donc être caufe d'un grand nombre de maladies.

Les excès de tous genres, l'habitude de s'abandonner à toute efpèce d'impressions, aux fuggeltions de toutes les perfonnes dont on eft entouré, de fe livrer aveuglement et avec impétuofité aux befoins que l'on éprouve; les contrariétés, les obftacles que l'on rencontre dans les projets que l'on veut accomplir; le paffage fubit d'une affection de l'âme à une autre tel que celui de la joie à la trifteffe, ou de la trifteffe à la joie, les chagrins violents fubits ou prolongés, et furtout ceux qu'on eft obligé de concentrer en foi, les anxiétés d'une longue attente, un état habituel de crainte, une terreur, fubite, les veilles prolongées, les excès d'étude ou des études mal dirigées, des méditations habituelles fur un feul objet, la lecture des romans, le vagabondage de la penfée qui eft le réfultat infaillible de l'oisiveté, l'habitude des boiffons fermentées ou alcooliques, des poifons. La perte d'une perfonne aimée, les revers de fortune créent autant d'états d'âmes différents qu'il y a d'individus fousmis à ces influences, état mal définis, fans doute, mais états pſychopatiques capables de retentir fâcheufement fur l'économie tout entière quand ils ne mènent pas à la perte de la raifon, perte autrement redoutable que la maladie, que la mort,

Que les affections de l'âme relèvent d'elle-même ou qu'elles foient fous la dépendance du malaise ou des maladies des vifcères, elles demandent à être traitées de bonne heure, fion préventivement. Elles font la caufe de tous nos maux et maladies.

¶ Nous devons craindre l'excitation des organes du fentiment, comme nous devons en redouter la diminution. Nous devons foutenir l'acte de la volition comme nous foutenons l'action mufculaire. Nous devons à tout prix, éviter la diminution de la volition ainſi que l'action des organes du fentiment.

In medio ſtat virtus : Telle eft la véritable ſource du bonheur et de la ſanté.

(A fuivre.)

DOCTEUR BECLU (de Paris),





CROISADE ANTI-SPIRITE EN AMÉRIQUE (1)

Extrait du journal anglais le *Light*.

Mme Hardinge Britten nous demande la permission de publier quelques-uns des points les plus saillants d'une longue lettre que lui a adressée un de ses amis, M. le docteur Fred. L. Willis, qui, il y a quelques années, fut expulsé du collège d'Harvard parce qu'il était médium et qui est aujourd'hui médecin des plus estimés. Nous accédons avec plaisir à la requête de Mme Britten. Voici ce que dit le Dr Willis :

« Vous verrez par l'en-tête de cette lettre que j'ai été nommé à l'emploi de correspondant des pays étrangers, à l'occasion de la fête du 50^e anniversaire du spiritisme moderne, laquelle sera célébrée à Rochester, au mois de juin prochain : fête qui peut être considérée, à juste titre, comme une ère nouvelle dans l'évolution spirite.

« Vous avez sans nul doute, lu les comptes rendus de nos journaux au sujet du Congrès national anti-spirite, tenu récemment à Anderson (Etat de l'Indiana).

« Il n'y a pas à s'y méprendre, nous serons engagés dans un conflit des plus violents ; le mouvement organisé à Anderson est l'avant coureur d'un bombardement général de la part de nos adversaires de race évangélique.

« Le clergé qui y était assemblé se vanta d'avoir la primauté sur toutes les églises d'Amérique et d'avoir non seulement l'influence, mais tout l'argent nécessaire pour annihiler, dans l'espace d'une année, la secte médianimique et cette chose infernale nommée spiritisme ; il est certain qu'il est déterminé à pousser la lutte jusqu'à l'outrance. Quant à moi, j'applaudis, de tout cœur, à cette propagande, car je suis persuadé qu'il en résultera un immense avantage pour notre cause bien-aimée ; c'est un fait établi dans l'histoire du spiritisme, à dater de l'époque du débat com-

(1) Les termes *spiritualism* et *spiritualist*, ont été traduits ici par les termes dont nous nous servons : *spiritisme* et *spirite*. Devant une attaque en règle, *spirites* et *spiritualist* ne feront qu'un, un bloc résistant.

mencé par les docteurs de Buffalo, Mahan et Rogers, et les professeurs d'Harvard.

« Jusqu'à nos jours, toute tentative de cette nature a eu pour résultat définitif de raffermir les bases de notre œuvre.

« J'ai la confiance que cette guerre ouverte contre les médiums sera un bienfait inappréciable pour le spiritisme, en améliorant le caractère moral des médiums, en bannissant de leur cercle les nombreux imposteurs qui ont été un fléau et une malédiction pour la doctrine spirite et faisaient croire aux masses ignorantes, par leurs manœuvres coupables, que le spiritisme n'était que supercherie et déception. Je n'ai pas l'ombre d'une crainte que le spiritisme aussi bien que les vrais médiums ne triomphent à la fin de leurs ennemis.

« Au moment critique où va s'ouvrir pour nous une des luttes les plus acharnées dans lesquelles nous ayons été engagés, il me semble qu'il est de la plus grande importance que nous donnions à notre Jubilé prochain le plus grand éclat possible, en y convoquant non seulement le plus grand nombre de représentants spirites de notre pays, mais aussi ceux de l'étranger; nous donnerons ainsi à notre fête un caractère international.

« J'ai été désigné pour correspondre avec les représentants spirites étrangers et les engager à nous donner leur sympathie et leur concours; le but principal de cette lettre est de vous prier de m'adresser une liste d'adresses des personnes auxquelles je pourrai écrire directement et envoyer une invitation cordiale d'admission à notre Jubilé. Il se peut que certains d'entre eux, étant dans l'impossibilité d'honorer notre fête de leur présence, nous favorisent soit d'un journal ou d'une lettre de sympathie qui ne fera qu'en augmenter l'intérêt et que nous classerons dans nos archives.

« Je nourris le plus vif espoir, chère Madame Britten, que rien ne vous empêchera de venir participer à notre grande œuvre qui sera, je l'espère, le fait le plus important dans l'histoire du spiritisme et à laquelle votre présence et votre talent donneront plus de relief encore. »

Pour copie conforme : C. MOUTONNIER.

Ancien professeur de l'Ecole des Hautes-Etudes commerciales.

CONFÉRENCE DE LÉON DENIS A LYON

Les spirites qui remplissaient la magnifique salle des Ambassadeurs, à Lyon, ont pu constater que le spiritisme s'affirmait encore une fois.

Monsieur Denis y est venu convié par la Fédération spirite lyonnaise; il a

fait deux conférences, la première le 24 octobre, et la deuxième le 31 du même mois.

Dans un langage élégant, l'orateur a exposé les théories spirites ; il s'est imposé au public par une élévation de pensée qui a rarement été dépassée.

Et quelles envolées d'espérance lorsqu'il traite de *l'avenir de l'humanité* ! Sa pensée ardente s'est dirigée vers les sphères supérieures ; son verbe nous a fait admirer, à l'aide d'images saisissantes, les aspects grandioses de l'infini.

A l'entendre, pour un instant trop court nous oublions l'ici bas, il fait pénétrer dans les cœurs cette grande vertu que préconise la doctrine spirite « *L'amour du prochain.* » La salle regorgeait d'auditeurs et le succès de M. Léon Denis a été très grand.

Le sujet choisi par l'orateur, pour la première conférence, était le *spiritisme expérimental*. Après avoir dit ce qu'était le spiritisme, il nous montre combien a été grande l'erreur de la science moderne en ne voulant point s'occuper de cette science. Il a dit en substance :

Est-ce que ses études, n'ont pas amené W. Crookes à découvrir un quatrième état de la matière, l'état radiant, alors que la science n'en avait que trois ?

Est-ce que la découverte des Rayons X, n'a pas démontré et prouvé que les spirites, bien avant Röntgen avaient raison, lorsqu'ils affirmaient que l'opacité des corps n'existait point pour certaines personnes ?

Est-ce que les photographies de la force vitale et de la pensée du Dr Baraduc, ne sont pas une preuve de plus de l'existence du périsprit ?

Ces mêmes rayons X dont je parlais tout à l'heure n'ont-ils pas photographié l'invisible ? ainsi la plaque photographique, dit-il, est un œil ouvert dans l'infini.

D'ailleurs il existe d'autres manifestations, les maisons hantées ne font-elles pas entendre des bruits, des coups que ne peuvent produire aucune personne vivante ?

Et les apparitions ?

Et les esprits photographiés ?

L'apparition de Katie King obtenue par William Crookes est irréfutable.

Néanmoins nos modernes scientifiques ont voulu expliquer ces phénomènes par des hypothèses qui ne peuvent s'appliquer qu'à quelques-uns de ces faits les plus simples. Ainsi, comment admettre l'hallucination ?

Si, comme quelques uns veulent nous le faire entendre, les esprits n'existaient pas, pourraient-on les photographier ? On ne photographie pas, que je sache, une hallucination.

Ces apparitions ne sont pas dues également, comme quelques-uns le prétendent, au dédoublement du médium, puisqu'il est des cas où il apparaît jusqu'à 30 Esprits en même temps !

Qu'ils s'efforcent de démasquer les faux médiums!! Il est bon, dit l'auteur, d'être en garde contre la supercherie, car une fois découverte, il semble que toutes les manifestations appartiennent à ce genre, ce qui fait un tort immense à nos idées.

La doctrine spirite nous fait donc connaître un monde nouveau, dont nous ne soupçonnions pas l'existence ; Le Monde des Esprits. M. Léon Denis, nous exhorte à l'étudier, seul moyen, dit-il, pour comprendre la vie, l'univers et l'œuvre immense de la justice éternelle.

Dans sa deuxième conférence M. Léon Denis a pris pour sujet : *Le Problème de la vie future*,

Malgré son indifférence dit-il, quel est l'homme qui ne s'est jamais, dans un moment de solitude et de méditation profondes, demandé le sort qui lui était réservé après la mort ?

Quel est celui qui n'a jamais essayé de soulever ce voile et d'éclaircir ces mystérieux problèmes. Ce qui l'a rendu sceptique et indifférent, c'est la difficulté de les résoudre.

La multitude des théories fausses qu'ils ont fait naître, sont les déplorable conséquences sorties de la plupart de ces systèmes.

Néanmoins l'homme a besoin de savoir ; il a besoin du rayon qui éclaire, de l'espoir qui console, de la certitude qui guide et qui soutient.

Il a le moyen de se dégager des épaisses ténèbres qui couvrent l'humanité. Mais sur ce point s'élève un obstacle qui pour la plupart est insurmontable ; il faut se détacher, il faut renier les vains préjugés dont on est imbu dès l'enfance.

Beaucoup n'osent franchir cet obstacle ; ils sont peu nombreux, nous dit M. Léon Denis, ceux qui méprisant des systèmes préconçus descendent au fond d'eux-mêmes et écoutent cette voix intérieure qui parle à tous, voix puissante que les sophismes ne peuvent tromper. C'est la voix de la raison, la voix de la conscience.

La base, le véritable mobile de la civilisation humaine ce sont les idées que nous nous faisons de l'univers et de ses lois, du rôle que chaque être humain doit jouer sur cette scène grandiose.

C'est d'après ces idées que nous dirigeons nos actes et que nous assignons un but à notre vie et marchons à ce but : mais, comme je le disais plus haut, la difficulté de résoudre ces grands problèmes nous les fait trop souvent rejeter.

L'opinion du grand nombre est indécise. Le vide et l'obscurité des doctrines religieuses, les abus qu'elles ont engendrés sont la cause de ces égarements de la société.

On croit facilement que tout finit à la mort et que l'homme n'a d'autres

destinées que de disparaître dans le néant. S'il en est ainsi, il serait inutile de pratiquer le dévouement et la justice, et mieux vaudrait alors satisfaire toutes nos jouissances, tous nos instincts.

Les aspirations nobles et pures n'auraient plus lieu d'exister et seules les jouissances sensuelles trôneraient dans cet immense chaos.

L'égoïsme deviendrait la suprême sagesse.

La même ombre surgirait du linceul, pour celui qui aurait vécu pour lui seul et souvent au dépend de son semblable, aussi bien que pour celui qui aurait lutté, souffert en combattant pour l'émancipation de la race humaine.

Selon les religions, Dieu détient en lui un pouvoir terrible dont il userait pour faire subir à ceux qui ne suivraient pas les prescriptions de l'Eglise des supplices éternels.

Présenté sous cet aspect terrifiant, et odieux, l'esprit moderne s'est détourné de lui. Mais que nous importe, dit Léon Denis, les divagations d'hommes de secte.

La vérité plane radieuse, éblouissante bien au-dessus des obscurités théologiques ; pour entrevoir cette vérité, la pensée doit rejeter les préceptes grossiers dont les religions ont enveloppé l'artiste suprême ; elle doit étudier Dieu dans la majesté saisissante de ses œuvres.

La nuit quand l'activité humaine se repose de son gigantesque travail et que le silence se fait sur la terre fatiguée, élevez, dit-il, vos regards et contemplez l'infini des cieux : observez la marche rythmée des astres évoluant dans d'incommensurables profondeurs.

Auprès de ces sphères colossales la terre n'est qu'un atome ; séparées de nous par des distances effrayantes, elles ne paraissent que de simples points lumineux.

Mais, si sur eux, se darde l'œil fantastique de la science, le télescope, on distingue des profondeurs semblables à des océans de flammes.

Tous ces mondes habités par d'autres sociétés, s'agitent, s'éloignent et se rapprochent, parcourant des vitesses différentes, des orbes immenses. Partout règne le mouvement, l'activité, la vie. Suivez le renouvellement des saisons, contemplez les végétaux, les êtres vivants.

Observez-vous vous mêmes, le jeu admirable des organes, le mécanisme des sens ? chacune de ces choses est une parcelle, un bijou de l'écrin divin,

Considérez toutes ces choses et vous demanderez à votre raison, à votre jugement, quel est le génie humain qui pourrait imiter de pareils chefs-d'œuvres.

Malgré cela, le doute étend ses voiles sur la raison humaine. La plupart

de ses membres parcourent la grande arène comme des voyageurs égarés par une nuit obscure.

Où va donc l'homme dans sa course ?

Au néant, où à une lumière inconnue ?

L'homme, avec ses œuvres, est-il destiné à mourir ?

Un de ceux que vous aimiez vient de mourir ; penché sur lui, le cœur serré, vous voyez s'éteindre lentement sur son visage les ombres de la mort, les ombres de l'au-delà. Anxieux vous écoutez les pulsations de son cœur qui vont toujours en s'affaiblissant, puis ils cessent, complètement.

Et maintenant, tout ce qui en cet être chéri attestait la vie est voilé. Seul, après la mort, ne vous êtes-vous pas demandé, dans ce tête-à-tête solennel, ce qui vous attend vous même ?

Alors que tout est fini, ne vous demandez-vous pas si cette mort est un anéantissement complet, ou, si elle n'est au contraire qu'un prélude d'entrée dans une autre sphère ?

Mais, nous dit M. Léon Denis, éclairés par les communications des âmes qui ont quitté la terre, et qui, victorieuses de la mort planent dans la lumière, nous avançons résolument dans la voie tracée.

Pour nous l'existence a changé d'aspect, ce n'est plus le cercle sombre et terrible que la plupart des hommes ont cru voir ; mais, c'est le cercle immense embrassant le passé et l'avenir qu'il relie au présent, pour ne former qu'une unité indissoluble.

La vie change seulement d'aspect.

La tombe nous ramène au berceau ; mais de l'une comme de l'autre s'élèvent des voix qui nous parlent d'immortalité.

Applaudissements répétés, ovation faite à l'éminent orateur.

ZADIG.

DEDOUBLEMENT INTÉRESSANT

Cher Monsieur Leymarie : Je vous envoie un fait d'apparition intéressant pour les lecteurs de la *Revue spirite* j'aime, à le croire, il est raconté par le chanoine X... (dont le nom ne peut être publié) au directeur du journal : *Of the Society for psychical Research*.

« Monsieur, comme vous me le demandez, je vous envoie le récit d'événements curieux dont j'ai été témoin. Il y a près de vingt ans, en 1879, j'étais chargé d'une petite paroisse de campagne, dans l'ouest du Yorkshire. Au mois d'août de cette année-là, je fus appelé au lit de mort d'une de mes

amies qui habitait à S., ville éloignée de plus de 60 milles. Lorsque j'arrivai chez elle et dans sa chambre à coucher, la garde-malade me prévint que mon amie dormait, qu'elle se réveillerait sûrement dans quelques instants. A peine assis, mon amie s'éveilla, et s'écria toute étonnée : « Vous ici ? Mais je ne fais que revenir de B... (ma paroisse) ; quels beaux embellissements vous avez fait dans l'église ! », elle énumérait ces changements très ordinaires, terminés la semaine précédente, dont je n'avais parlé à personne en dehors de ma paroisse.

On le comprendra facilement, je fus surpris d'entendre la mourante parler exactement et avec détails de choses qu'elle n'avait jamais vues.

Trois jours après, la personne mourut ; j'oubliai cette affaire et n'avais soufflé mot de ce qu'elle m'avait dit, à qui que ce fût.

Un mois après son décès, j'allais sortir pour ma promenade habituelle, lorsqu'une vieille domestique me dit qu'elle voulait me parler de quelque chose qui l'avait bien tourmentée ; elle n'en avait point parlé de peur qu'on ne rie d'elle, voici le fait : Le jour où j'allai à S..., la domestique était dans le chœur de l'église, occupée à préparer une lampe ; à son grand étonnement, elle vit une dame agenouillée dans un coin de l'église et regarda fixement l'étrangère qui, au bout de quelques instant, se leva, s'en alla par la sacristie, puis elle disparut.

Je dois ici faire cette remarque, que cette femme m'assura que toutes les portes de l'église étaient fermées à clef quand elle y était entrée... Je me rappelai alors ce que mon amie m'avait dit sur son lit de mort et je demandai à ma domestique de me donner une description de la personne qu'elle avait vu dans l'église. Elle m'en fit une, de très exacte, détaillant son costume, et même une jaquette très curieuse, pleine de poches, qu'elle portait toujours quand elle allait faire des visites chez les pauvres.

Je lui demandai si elle se souvenait du moment de l'événement ; elle répondit que l'horloge sonnait 3 heures, lorsqu'elle était entrée dans l'église. C'était juste le moment précis de mon entrée dans la Chambre à coucher de mon amie.

Je donnai ensuite à ma domestique un gros paquet de portraits que j'avais toujours dans un tiroir fermé à clef, dans mon cabinet de travail ; je lui dis : dans ces photographies, reconnaissez donc la personne que vous avez vue dans l'église ?

Elle examina soigneusement toutes les photographies, jusqu'à ce qu'elle fut arrivée à celle de la personne décédée ; elle l'examina de très près, puis, continua à en regarder d'autres ; mais elle revint presque aussitôt à celle de mon amie décédée, déclarant ce qui suit : « Voici, dit-elle, la personne que j'ai vue à l'église. Je répondis : Pourquoi donc ne l'avez-vous pas re-

connue tout de suite ? Elle me dit alors : La dame que j'ai vue dans l'église était plus maigre, elle avait la figure plus tirée que dans la photographie ; ses pommettes étaient plus saillantes et sa mâchoire inférieure avançait. Cependant je suis sûre que je ne me trompe pas ».

Or sa description était juste, mon amie était bien exactement ainsi, peu avant sa mort, et non comme sur sa photographie obtenue alors qu'elle était bien portante.

J'ajouterai ici, comme conclusion, que ma domestique était bien la dernière personne du monde capable d'imaginer une telle apparition. Elle n'avait pas un atome d'imagination, n'avait jamais vu de sa vie mon amie. Je ne lui avais jamais dit, ni à personne de mes connaissances, que j'étais allé à S..., ni que j'avais veillé au lit de mort de quelqu'un à ce moment-là, n'ayant pas de raison pour en parler ; je respecte trop cette décédée pour livrer sa dernière vision par dédoublement, aux réflexions peu sensées des indifférents ».

JOSEPH DE KRONHELM.

MÉDIUM QUI TROUVE UN CADAVRE DISPARU

Cher Monsieur Leymarie,

La revue spiritualiste allemande « Neue Spiritualistische Blaetter », très répandue en Allemagne, compte parmi ses nombreux collaborateurs MM. Richard Seithel Senior, investigateur consciencieux et penseur bien connu qui réunit à un degré remarquable les qualités du philosophe et de l'écrivain ; M. le Dr Georges de Langsdorff, conférencier distingué, propagateur ardent et infatigable du spiritisme en Allemagne qui, dans ses nombreux ouvrages philosophiques et scientifiques, dépense son savoir actuel au bénéfice de tous ses frères en humanité. La « Neue spiritualistische Blaetter », vient de publier, dans son n° 42 du 14 octobre, l'article suivant du Dr G. de Langsdorff intitulé : *Médium qui trouve un cadavre disparu* ».

« Madame Mary A. Jacobs qui habite Lowell (États-Unis, Washington) raconte ce qui suit. Le 24 septembre 1896 nous perdîmes notre fils Virgile, âgé de 8 ans ; nous fîmes en vain des recherches minutieuses pendant quinze jours, dans toute la contrée. Dans notre voisinage se trouve une rivière et tout nous portait à supposer que le pauvre garçon s'était noyé.

Nous redoublâmes nos recherches, fîmes notre possible, mais sans aucun résultat !... Désespérée je me rendis à Everett, pour consulter Mme Y. R. Nagell, médium voyant et auditif connu dans la contrée ; me voyant entrer elle s'écria, sans aucun préambule : Vous venez pour me consulter, à propos

de notre garçon qui vient de se noyer ! — N'est-ce pas ? — elle me fit une description très exacte des habits que portait l'enfant, sans oublier d'énumérer les boutons qui manquaient aux souliers, indiquant une grande blessure que l'enfant avait au-dessus de l'œil gauche, chose qui m'était complètement inconnue.

Elle ajouta ensuite, que le cadavre du garçon, au moment de notre entretien, se trouvait à 5 lieues de notre habitation, dans la rivière et sous un bateau de pêche. Tout à coup en causant, elle s'écria : Je vois le nombre 16, oui !... oui !... je vois que c'est au 16^e jour depuis la disparition de l'enfant que vous trouverez son cadavre... entre les poteaux servant à amarrer les bateaux.

Je me rendis à Lowell avec la terrible pensée que mon pauvre fils n'était plus de ce monde, d'autant plus que ce que je venais d'entendre par la bouche de Mme Nagell confirmait mon triste pressentiment...

Aussitôt à la maison, je racontai à mon mari ce que m'avait dit le médium. Le lendemain, c'est-à-dire le 16^e jour depuis la disparition de Virgile, mon mari fit des démarches avec quelques amis pour trouver le cadavre qu'il supposait être sous le bateau de pêche, mais à leur grand étonnement, le bateau et le poteau auquel il était amarré avaient disparus. Un bateau à voile amarré plus haut, avait la veille été entraîné par le courant, avec le poteau auquel il était amarré, il emporta le bateau de pêche et son poteau.

Or, entre ces deux poteaux, fut trouvé le corps de mon pauvre garçon...

Tout ce qu'avait dit Mme Y. K. Nagell était vrai !... L'enfant s'était noyé, et au-dessus de l'œil gauche se trouvait une longue et profonde blessure que mon fils s'était fait en tombant ; dans sa chute il avait dû rencontrer le corps dur qui occasionna sa perte...

Le cadavre de mon fils fut donc retrouvé grâce à la médiumnité de Mme Y. R. Nagell, grâce à la communication avec les Esprits.

Depuis ce fait, toute ma famille et bien des personnes sceptiques qui eurent connaissance de notre malheur et du moyen que nous employâmes pour la découverte du cadavre de notre cher enfant, devinrent spirités convaincus. Puissent les matérialistes et les néantistes (comme je le fus moi-même), avoir le courage de se débarrasser de leurs fausses croyances et d'ouvrir leurs yeux à la lumière divine.

Recevez, cher Monsieur et frère, nos remerciements pour la quiétude d'âme que nous procure la doctrine spirite et que, la « Revue spirite » fait connaître avec tant de persévérance ; votre F. E. C.

P. S. — Je tiens beaucoup à ce que vous imprimiez ce que j'ai écrit ici, à propos de MM. Richard Seithel senior, et du Dr Georges de Langsdorff ; ces

deux braves investigateurs, spirites de la première heure, trouvent toujours l'occasion de dire de belles et bonnes choses à propos de la Grande Nation Française et du mouvement spiritualiste moderne en France ; ils relèvent surtout les mérites de la « Revue spirite » et de son administration. A vous aux nôtres, salut et sympathie de la part de Madame et de votre serviteur.

JOSEPH KRONHELM.

MAISON MATERNELLE FONDÉE LE 20 NOVEMBRE 1894 SOUS LE PATRONAGE DE M. LÉON BOURGEOIS,
MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES MUNICIPALITÉS DE LA VILLE DE PARIS, 41, RUE
FESSART, 41, PARIS.

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu donner votre appui à la *Maison Maternelle*, dont le but est de recueillir l'enfant dans les moments de trop grande misère et d'empêcher aussi son abandon.

M. Léon Bourgeois, à l'assemblée générale de cette Œuvre le 7 novembre dernier, a dans un éloquent plaidoyer en faveur de l'enfant, donné le premier coup de pioche à cette loi de l'Assistance publique qui oblige les parents malheureux à signer un acte d'abandon.

« Il faut, a dit M. Léon Bourgeois, sauver l'enfant sans détruire le lien de famille, sans l'enlever à ses parents, sans contraindre ceux-ci à l'abandonner. C'est contre cet abandon que nous nous élevons. »

Nous nous appuyons sur cette parole autorisée de l'ancien Président du Conseil. Devant ce droit sacré de l'enfant à la vie toutes les divisions s'effacent, car les consciences sont d'accord.

Tout ce qu'il y a de bon en notre cœur, tout ce qui frissonne en nous d'émotion au doux nom de mère, se révolte contre cette loi barbare !

« L'enfant c'est la race, c'est la Patrie, c'est l'espèce humaine », a dit encore M. Léon Bourgeois. Sauvons-le donc de l'abandon. Que les malheureux aimant leurs enfants, qui, pour ne pas les voir mourir de faim, les confient à l'Assistance publique, ne soient plus reçus par ces cruelles paroles : « Vous nous apportez votre enfant, eh bien soit, nous le prenons, mais vous allez signer son abandon jusqu'à 21 ans. Vous ignorerez où il est : tous les trois mois seulement, à certains jours, vous saurez, en venant nous le demander, s'il est mort ou vivant !... »

La *Maison Maternelle* a accueilli à ce jour 1.900 enfants et entend ce cri de près de 9.000 familles, ce cri toujours le même : *Nous ne voulons pas abandonner notre enfant !* Au nom de ces malheureux, nous crions : Pitié pour l'enfant ! Pitié pour le pauvre petit qui a droit aux baisers, aux caresses des siens.

Ah ! qu'à l'aube du xx^e siècle la loi d'amour accueille l'enfant à son entrée dans la vie, et que sur les berceaux se fonde la grande loi de solidarité, se fasse la réconciliation humaine !

Je vous demande, Monsieur le Directeur, la publicité de cette lettre, afin que tous ceux qui la liront et voudront associer leur action à la nôtre nous envoient leur nom.

Armés de ces noms qui seront une force, nous ferons présenter au Parlement une pétition en faveur de la révision des règlements actuels d'assistance à l'Enfance, et nous espérons ayant avec nous l'opinion publique, qu'elle sera favorablement accueillie.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de toute ma gratitude.

Louise KOPPE.

Fondatrice-Directrice de la Maison-Maternelle

41, rue Fessart, Paris.

EXTRAIT DES STATUTS

« ARTICLE PREMIER. — L'Association dite *La Maison Maternelle* a pour objet de recueillir pendant un temps qui peut varier de un à trois mois les enfants des travailleurs qui, par suite de maladie ou de chômage, se trouvent momentanément aux prises avec la misère. Son but est de prévenir l'étiollement de l'enfant et parfois même son abandon.

« Elle reçoit les garçons âgés de 3 à 6 ans et les filles âgées de 3 à 12 ans.

« Elle a son siège à Paris, 41, rue Fessart. »

« Art. 2. — L'association se compose de membres adhérents, de membres fondateurs et de membres d'honneur.

» Les membres adhérents versent une cotisation annuelle de douze francs.

Sont membres fondateurs ceux qui versent une somme de deux cents francs au minimum.

« Sont membres d'honneur les personnes qui feront à l'Œuvre un don minimum de mille francs.

« Le titre de membre d'honneur peut être conféré par l'Assemblée générale aux personnes qui, par leur activité et leur dévouement auront contribué manifestement au développement et à la prospérité de l'Œuvre.

« Art. 3. — L'association publie les noms de toutes personnes ayant fait à l'Œuvre un don de nature ou en argent.

NOUVELLE MACHINE TÉLÉGRAPHIQUE

COMMUNICATIONS AVEC LE MONDE INVISIBLE

Parmi les inventions merveilleuses, le télégraphe spirituel mérite sans contredit d'être placé au premier rang. L'inventeur est un Dr Simonds, de Washington, qui a demandé un brevet pour cette invention. Il prétend qu'on peut, avec cette machine, communiquer avec les âmes des morts.

Le docteur est un homme d'une soixantaine d'années; il n'est pas, que l'on sache, l'agent d'un médium spiritualiste.

Il dit avoir obtenu des résultats remarquables en communiquant avec les habitants d'outre-tombe, et croit avoir résolu le problème que les spiritualistes cherchent à résoudre depuis des siècles, sans y parvenir, pour écouter ceux qui facilement ont fait des dupes.

Le Dr Simonds appelle sa machine un télégraphe odique; il affirme qu'elle inscrit la force odylique, ou force psychique du monde des Esprits.

Sa dimension est celle de deux mains d'homme, sa forme celle d'un cœur double et extérieurement, d'une plaque de cuivre pourvue de roulettes à sa partie inférieure. Sur chaque côté, il y a le fil isolé d'une pile électrique disposée dans l'intérieur.

La machine se place sur une planche où sont écrites les lettres de l'alphabet; une petite aiguille se projette à la partie antérieure et marque les lettres. On épelle ainsi les communications.

Pour opérer avec la machine, une personne prend l'une des poignées, une seconde l'autre. Le bout des doigts de chaque main libre se pose légèrement sur la plaque de cuivre de la partie supérieure. L'instrument commence bientôt à se mouvoir et les réponses sont épelées sur la planche alphabétique. Voici des spécimens de ces réponses, pour moi pas assez contrôlées.

Communication signée *Abraham Lincoln* obtenue avec cette machine :

« Pourquoi les Américains se prosternent-ils devant le pouvoir de l'argent, et vendent-ils leur droit de naissance? Ils voient les desseins de cette classe dangereuse prêts à les contrecarrer, mais la lutte sera terrible. Les droits de l'homme sont de nouveau attaqués. Lincoln est en éveil, prêt à sauvegarder l'humanité et lui donner un état meilleur. »

De John Brown.

« Réveillez-vous, mes compatriotes, avant d'être dans les chaînes de l'esclavage; qu'il me tarde de voir commencer la lutte nouvelle qui est éminente; nous abaisserons les hommes pusillanimes qui, en haut lieu, dégradent notre pays ».

De Andrew Jackson.

« Que la lumière brille, la lumière du ciel; je veux dire le droit et la justice, Quand donc le principe du Christ remplira-t-il les cœurs humains? »

Traduit par ELIE-P. BLOCHE.

(Tiré du *Lunday World*).

P. S. — Le Dr Simonds prétend que l'idée de cette machine lui a été suggérée par le savant anglais Faraday, avec lequel il communique souvent et qui continue ses études scientifiques dans le monde des esprits.

LES SENS

Au point de vue philosophique, la science officielle est tout aussi avancée que l'homme primitif, quand elle veut raisonner sur les sens. L'étude de l'organographie a été sans doute poussée à l'extrême dans l'analyse, dans la description; mais a-t-on une idée nette de ce que sont les organes et de la façon dont ils fonctionnent?

Les cinq sens reconnus, analysés, décrits sont, chacun le sait : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le tact.

Etablissons un rapprochement entre eux. L'œil, organe de la vue, distingue sept couleurs : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. En réalité, il n'y a que trois couleurs primordiales : le bleu, le jaune et le rouge. Comme extrêmes on a le noir et le blanc, la nuit et le jour.

L'oreille distingue sept sons auxquels on n'a pu donner de noms concrets, je ne sais pourquoi, mais qu'on désigne par les notes de la musique. En réalité, il n'y a que trois sons primordiaux : le grave, le moyen et l'aigu.

Le nez ou organe de l'olfaction, perçoit sept odeurs qu'on désigne sous les noms suivants : aromatique, fragrante, ambrosiaque, nauséuse, vireuse, alliée, fétide. Remarquons que trois seulement sont *agréables*.

Le palais, organe du goût, perçoit sept saveurs qui sont douces, acides, sucrées, salines, astringentes, acerbés, amères.

Trois seulement, comme les odeurs, sont agréables.

Quant au tact, il n'est pas localisé, ou plutôt, il s'exerce sur toute la surface du corps, mais spécialement sur les bouts des doigts. Par le tact, on distingue toutes les modalités qu'on remarque dans les corps au point de vue de la résistance, depuis le *solide* jusqu'au *liquide* ; dans les corps solides, on distingue le poli et le rugueux, le mou et le dur ; les matières pulvérulentes ou grenues sont, le mot l'indique, comme la poussière, le sable. Ce sont des solides dont les molécules ont été divisées. Dans les liquides, on distingue les aqueux, les oléagineux, les sirupeux et les visqueux.

Quant aux gaz, ils échappent au toucher.

Le sens du tact perçoit également le chaud et le froid, c'est-à-dire la température du corps.

Au delà d'une certaine limite, soit du froid, soit du chaud, la sensation est obtuse, ou plutôt on ne distingue plus le froid extrême ni le chaud extrême.

De même pour les autres sens. Une sensation trop vive n'est plus perçue et ne peut être ni analysée ni définie.

Ces cinq sens nous donnent-ils une idée exacte du monde extérieur, du monde même dans lequel ils peuvent s'exercer ?

Il y a encore l'*appétence* (faim, soif) ; l'*inhalation* (besoin de respirer) ; le *sens hypnotique* (besoin de dormir) ; on dira que ce sont là des *besoins* et non des *sensations*. C'est une querelle de mots. On a également besoin de *sentir* de bonnes odeurs, de savourer de bons mets, etc. Il y a le *sens musculaire* par lequel nous percevons le lourd et le léger.

Il y a encore le *sens magnétique* par lequel nous nous sentons attirés ou repoussés ; exemples : un bel oiseau nous attire, un serpent nous repousse. Telle personne nous est sympathique, telle autre antipathique, et cela *sans raison, instinctivement*.

Il s'agit ici de l'homme animal, étudié au point de vue physiologique et animique.

Est-il possible d'établir des analogies et des rapprochements dans ces sens ? Essayons.

Vue : Lumière blanche ou obscure. Pouvoir éclairant (les couleurs ne sont que des modes de la lumière), depuis le *jour* parfait jusqu'à la *nuit* noire.

Ouïe : Son. Depuis la note la plus aiguë jusqu'à la note la plus grave que nous puissions percevoir.

Odorat : Odeur aromatique depuis la *tonalité* la plus parfaite et la plus perceptible jusqu'à la tonalité la plus infime.

Ici une remarque. Chacune des qualités *agréables* (aromatique, fragrante, ambrosiaque) possède sa *gamme*. Il en est de même des qualités désagréables ; seulement, dès qu'une odeur cesse d'être agréable, elle doit être rejetée ; de même que la couleur et les sons qui peuvent, par leurs combinaisons, devenir désagréables.

Goût : saveur *sucrée* (type de la saveur agréable) depuis la plus parfaite (pour le goût) jusqu'à la plus légère.

Même observation que pour l'odorat.

Tact : *résistance*. Depuis la dureté la plus grande jusqu'à la plus faible.

Même observation que précédemment.

Chaleur : Depuis la température la plus élevée jusqu'à la plus basse.

Tels sont les sens qu'on peut dénommer *externes*, parce qu'ils sont en rapport immédiat avec le monde extérieur.

Appétence : Depuis la faim ou la soif la plus grande jusqu'à la plus faible, suivant que le besoin est plus ou moins grand, le sens du goût est plus ou moins *affiné*, plus ou moins difficile quant au choix.

Inhalation : Depuis l'asphyxie c'est-à-dire le défaut d'air absolu jusqu'au plein exercice de l'organe se trouvant dans un air pur.

Sens hypnotique : Depuis le besoin intense jusqu'au *caprice* ou besoin fictif.

Sens musculaire : Depuis la limite extrême où l'on peut soulever un poids jusqu'à la plus extrême légèreté.

Sens magnétique : Depuis l'attraction (ou sympathie) la plus grande jusqu'à la répulsion la plus profonde.

Tels sont les sens qu'on peut appeler *internes*.

Dans quel état sont les corps qui nous environnent, en eux-mêmes, et par rapport à nous ?

Les savants se sont demandés, à propos de l'odorat, si les corps odorants perdent de leur poids par suite de l'émission de particules odorantes. L'expérience a démontré qu'il n'en est rien. On a pu, par exemple, constater qu'une quantité de musc laissé en plein air était la même au bout de plusieurs années.

Si nous examinons ce qui se passe pour les autres modes de perception, nous arriverons à la même conclusion.

La couleur elle-même, abstraction faite de la matière colorante, est-elle un *corps* ? La saveur ? Le son ? etc.

Non, sans doute, ce sont simplement des vibrations colorées, sapides ou sonores.

On connaît les théories de l'émission et de l'ondulation. La première est abandonnée par les savants qui n'admettent que la seconde à l'heure actuelle.

Pour nous, les corps *émettent* des particules matérielles extrêmement ténues et impondérables, qui sont portées jusqu'à nos organes par l'intermédiaire de l'*éther* lequel est ébranlé ; ces ébranlements successifs constituent ce qu'on appelle l'*ondulation*.

Cette matière impondérable n'est autre que ce qu'on nomme *fluide*, faute d'autre mot pouvant rendre notre pensée.

La matière ne nous est connue que par l'impression qu'elle produit sur nos organes et par la sensation que nous éprouvons. Ce n'est pas, à proprement parler, la matière, le *corps* même que nous touchons, que nous respirons, que nous voyons, etc., c'est la qualité de ce corps.

Tous les corps, en tant qu'ils frappent nos sens, sont donc en vibrations *extériorisées*.

Qu'est-ce qui favorise cette extériorisation ? La chaleur. Dans le froid on perçoit moins. Supposons la chaleur extrême, au point qu'elle volatilise tous les corps ; supposons-la continue. Les corps deviendront gazeux. S'il nous était possible de les percevoir dans cet état, comment les percevrions-nous ? On ne peut faire qu'une hypothèse, mais il paraît probable que nous ne les percevrions plus du tout et ils seraient dès lors comme non existants pour nous.

Du reste les corps, pour être perçus dans les conditions les plus favorables doivent être dans des conditions de température où nous devons être nous-mêmes. La sécheresse extrême comme l'humidité extrême sont également nuisibles. C'est donc une chaleur humide, adaptée à notre mode

d'existence, qui sera la plus favorable. En deçà et au delà, la manifestation d'un côté et la perception d'un autre sont impossibles.

Dans cet état de réceptivité physiologique où nous sommes, état passif (passif relativement), nous percevons simplement des sensations et c'est par elles que nous prenons connaissance du monde extérieur et matériel.

L'*inconscient* ou ensemble des organes qui constitue le moi inférieur, reçoit les impressions qui, de la périphérie vont être portées aux centres nerveux ou *sens concentrateurs* pour prendre le nom de sensations.

Le conscient ou le moi, le vrai moi voulant va s'emparer de ces sensations et les étudier. De là les phénomènes de la pensée.

Nihil in intellectu quod non fuerit insensu, a-t-on dit. Cela est vrai, pour ce qui regarde la connaissance des choses externes ; mais on a eu soin d'ajouter : *nisi ipse intellectus*. C'est qu'en effet la sensation par elle-même est passive ou plutôt l'être qui la reçoit est passif ; la volonté n'y est pour rien, la conscience y est étrangère. Et si le vouloir, l'*intelligence* n'intervenait pas, cette sensation ne se transformerait jamais en idée ou connaissance.

Il faut donc que les facultés supérieures se concentrent sur ces phénomènes pour qu'ils deviennent *intelligibles* : *nisi ipse intellectus*.

Il y a, pour l'homme, deux sortes d'éductions : l'éducation des sens et l'éducation de l'esprit ; mais toujours l'intelligence sera sollicitée.

Sur notre planète, l'éducation des sens que j'appellerai *brute* est faite. C'est ainsi qu'il suffira que je touche un fer rougi au feu pour que j'apprenne qu'il cause de la douleur, que j'odore de l'ammoniaque pour que j'apprenne qu'elle est suffocante, etc.

Mais si je veux connaître toutes les sensations, les sensations multiples, variées et graduées, si je veux distinguer celles qui sont agréables et celles qui sont désagréables, je devrai m'exercer, exercer d'abord mon organe par mon intelligence et mon attention ; alors mon âme ou ensemble de sensations transformées en sentiments saura faire un choix. C'est ainsi qu'on devient musicien, peintre, etc.

Pourquoi voit-on parmi nous des hommes aux aptitudes si variées ? Pourquoi naît-on musicien, peintre, etc ? C'est que l'éducation des sens a été déjà fort avancée dans de précédentes existences et qu'on vient l'achever dans celle-ci.

Je pourrais parler des sciences abstraites et demander d'où nous vient la science des mathématiques, de la théodicée, en un mot des spéculations pures !

Il n'est question ici que des sens, des sensations et des sentiments. C'est

le premier plan intellectuel. Quand ce premier plan est réalisé, on passe à l'autre que j'appellerai plan des abstractions. Cela ne veut pas dire que les artistes, les littérateurs et les romanciers ne soient pas capables d'abstraction ni de hautes spéculations; je veux dire qu'ils ramènent toutes leurs conceptions abstraites ou non au plan animique et passionnel.

La transformation du sentiment en *idée* pure fera l'objet d'une autre étude.

Quoi qu'il en soit, sur tous les plans, l'intelligence est exercée; ici passive, lente, impersonnelle, collective; là vive, personnelle et active. Dans les règnes minéral et végétal elle est collective, impersonnelle, passive. Voir les perceptions sourdes de Leibnitz. Dans les règnes suivants, animal ou hominal, elle se manifeste avec plus d'indépendance, plus d'énergie; la conscience s'affirme, la volonté agit.

Dans le plan animique et sentimental, ou passionnel, l'homme exerce encore ses sens; il puise ses connaissances dans ses sensations. Nous sommes encore sur ce plan; mais nous tendons à le dépasser. Voilà pourquoi nous assistons à une lutte, non entre la matière et l'esprit, comme on dit, mais entre les manifestations de l'âme spirituelle: nous ne voyons ou ne croyons voir que la matière brute là où il n'y a que des manifestations d'énergie, dans toutes les formes. En un mot, nous sommes sous l'empire de l'illusion, notre conscience n'est pas suffisamment évoluée pour saisir le *réel* que nous confondons avec l'*idéal*, sans comprendre.

ALBAN DUBET.

RÉUNION ANNUELLE DE L'UNIONE KARDECIANNA

M. Ernesto Volpi, a présidé pendant trois jours, à Milan, la réunion de l'Unione internationale Kardecianna, devant un auditoire nombreux, et 225 membres de l'Union Kardecienne. Le 7, à la séance publique de novembre 1897, étaient représentés :

MM. Ernest Bosc; A. Dubet; J. Larroche; Thibaud; J. de Kronhelm; un commandant de la ville de Pau; P.-G. Leymarie; Martin, de Bruxelles; M. Tournier; les spirites de Trieste; la Fédération spirite universelle; le Syndicat de la Presse spiritualiste française; le Gesellschaft für wissenschaftliche psychologie, Colonia S. R.; la Psyche, Colonia S. R.; le Psychologischen Gesellschaft, Dusseldorf; la Sodalizio spiritico napoletano, Napoli; Circolo Pensiero et fede, Roma; Circolo spiritico Veritas, Firenze; Circolo livornese di studi psichici, Livorno; Societa di studi magnetici et spiritici,

Alessandria ; Circolo spiritista campanella, *San-Remo* ; Armonia spiritista, *Teramo* ; Circolo spiritista Filalete, *Penne* ; Psiche, di Torino ; Unione Kareciana de Catalune, *Barcellona*, cette solidarité comprend 20 cercles ; Société d'études psychiques à *Genève* ; etc. : toutes ces personnes et ces Sociétés avaient envoyé des lettres, des mémoires, des adhésions chaleureuses.

Le journal *La Sera*, de Milan, du 8, 9 novembre relate ce qui suit : cette réunion générale du 7 courant était très nombreuse. M. le capitaine Volpi a ouvert la séance par un discours bref et bien senti, puis il a présenté les conférenciers.

M. le professeur Falcomer, pendant une heure, fait le récit de séances tenues à Rome avec des médiums somnambules et croit avoir obtenu les preuves les plus convaincantes ; de la série des phénomènes qu'il a observés il a tiré cette conséquence : l'existence des esprits et leurs rapports constants avec nous, les incarnés,

Après lui, pendant deux heures, le capitaine F. Abignente parle sur ce thème : le spiritisme possède une littérature agréable. Il s'appuie spécialement sur l'œuvre littéraire de Antonio Fogazzaro.

Le but de l'orateur est de démontrer que le spiritisme doit être étudié encore, parceque il fait désormais partie de la culture nécessaire de qui se targue de ne point être un ignorant.

Il s'arrête beaucoup sur la difficulté d'introduire le spiritisme, avec adresse parmi les choses admises, vu son invraisemblance pour beaucoup, et malgré les œuvres de Fogazzano, les travaux de Capuana, Verdinari, Betteli, Cletto Arrighi, Bersezio, Farina, Barrili, Gauthier, Lioy, Butti, V Hugo, Flammarion, Bourget, Sand, Sue (E.), etc. Il conclut en prouvant que notre génération est minée par l'apathie et assisté, indifférente, ou hostile, aux travaux patients et progressifs des chercheurs scientifiques dans le domaine du spiritualisme moderne ; les historiens qui parleront de nous, diront : au lieu que le spiritisme fut leur idée principale de relèvement, le songe, la fièvre et le doute firent la gloire des hommes, à la fin du XVIII^e siècle.

Cette réunion intéressante, a duré de deux heures à cinq heures du soir,

Les orateurs furent couverts d'applaudissements répétés par tous les assistants, spirites ou non spirites, dit en terminant le journal *La Sera*.

N. D. L. R. — Nous rendons hommage à nos frères Ernest Volpi et ses assesseurs qui ont organisé cette belle et utile manifestation de relèvement ; nous aurons à en reparler.

(Traduit par P.-G. LEYMARIE.)

Le dimanche 5 novembre, 1897, à la salle de la rue des Mathurins, 36, MM. le *Commandant Courmes* et *Gillard*, ont éloquentement présenté dans leur conférence, devant un public nombreux et sympathique, *la Théosophie et ses enseignements*, chacun à leur point de vue.

L'assistance n'a pas ménagé des applaudissements mérités à ces deux érudits.

Le 5 décembre prochain, le 2 janvier 1898, le 6 février, le 6 mars et 3 avril 1898, des conférences auront lieu dans la même salle à Paris; en prendre bonne note.

M. Courmes nous prévient que, sous sa présidence, Mme ANNIE BESANT, de la Société théosophique, parlera sur *la Théosophie et les problèmes de la vie*, aux Sociétés savantes, rue Serpente, 28 (entre le boulevard Saint-Michel et le boulevard Saint-Germain), mercredi, 15 décembre 1897, à 8 h. 1/2 précises du soir. Avis à qui voudra entendre la célèbre conférencière.

L'entrée est libre.

SURSUM CORDA !

A Ernesto Volpi. En l'honneur des assemblées de l'Unione Kardeciana de Milan

Dédicace.

L'heure est grave : écoutez ! autour de nous l'Europe
 Dans une paix de fer se drape et s'enveloppe,
 Et dans les plis menteurs des paisibles drapeaux
 La guerre aux cris de sang cache ses oripeaux.
 Les coalitions partout entrent en lice ;
 La Duplice regarde en face la Triplice,
 Et le vaisseau de paix, qu'un rien peut ébranler,
 Qui des deux oserait aujourd'hui le couler ?

L'heure est grave : la voix de la désespérance
 Crie au malheur : la mort finira ta souffrance,
 Pauvre, il faut attendre à tes jours de douleur,
 Meurs ! ton âme n'est rien : point de monde meilleur.
 Il le croit et se tue : un couple s'associe
 Dans la fraternité morne de l'asphyxie.
 Et le savant, penché sur le gouffre béant,
 Contemple, froid penseur, son œuvre de néant.

L'heure est grave : l'or règne et gouverne le monde
 Enlizant tous les cœurs dans sa fiente immonde :
 Hier encore on a vu sous son sceptre brillant
 L'Europe se liguier contre un peuple vaillant ;
 Le Croissant soulevé contre la Croix sublime

Promène impunément sa bannière de crime,
Et le monde, aveuglé par l'idole qu'il voit,
Foule aux pieds en son nom la Justice et le Droit.

C'est l'heure où les croyants des nations unies
Doivent marcher de pair, guidés par les génies
Qui sans cesse, malgré les outrages reçus
Affirmèrent l'esprit, de Socrate à Jésus.
Semons ce blé divin, la paix universelle,
Prions, donnons la force à l'être qui chancelle.
Sachons que chaque vie est le stade d'un jour
Pour monter par le bien aux sphères de l'amour.

Pour la cause sacrée éclairant le vieux monde,
Les cœurs illuminés de science féconde,
Arborons nos drapeaux et livrons bons combats ;
L'ombre d'Allan Kardec accompagne nos pas,
Et Swedenborg, du haut de sa sphère idéale,
Contemple, souriant, l'aurore boréale
Des peuples réunis dans la fraternité
Du Savoir plein de foi dans l'immortalité.

Paris-Novembre 1897.

JULIEN LARROCHE.

A DEUX FIANCÉS

Vivez sur cette terre, amis, puisqu'il le faut,
Et portez votre nid aux rives les plus belles ;
Mais n'oubliez jamais que votre âme a des ailes
Pour planer quelquefois et pour monter plus haut.

ALGOL.

SCIENCES OCCULTES ET PHYSIOLOGIE PSYCHIQUE

PRÉFACE (1).

« Je me figure la tête d'un bon voltairien de 1825, en le supposant intelligent et de bonne foi, qui lirait le livre de notre ami le docteur Dupouy : *Sciences occultes et Physiologie psychique*.

Les gens de ce temps là s'étaient fait une logique, ils s'étaient installés dans un système où tout se tenait. Pour eux les hommes avaient longtemps vécu dans la barbarie la plus profonde : ils avaient été le jouet de prêtres et de jongleurs qui abusaient de leur crédulité ; ils étaient en proie aux

(1) In-18 de 312 pages. — 4 fr.

superstitions les plus basses. Puis le règne de la Raison était venu et la Science allait bientôt faire justice du surnaturel et n'en plus rien laisser subsister.

Or, il se trouve, qu'après un siècle à peine écoulé depuis l'apothéose de la prostituée qui figurait la déesse Raison, la Science reconnaît partout l'existence du surnaturel, qu'elle aboutit de plus en plus à des conclusions nettement spiritualistes, qu'elle constate la subordination de la matière à l'esprit.

Le livre pour lequel le docteur Dupouy a bien voulu me demander quelques mots de préface est, en quelque manière, le résumé de ce mouvement d'un caractère particulier. Notre ami n'a pas eu la prétention d'écrire une œuvre originale, de révéler des faits inconnus ; il a réuni, colligé, groupé, classé les expériences faites ; il a été surtout un enregistreur.

Apparitions, fantômes, déplacements d'objets, visions, prédictions d'événements, divination de pensées, télépathie... il y a de tout là dedans.

Si c'était moi qui raconte ces choses extraordinaires, certaines personnes diraient certainement : « Drumont est un être d'imagination, un artiste, un mystique ; il a vu ces choses en rêve ».

La suggestion s'exerce de tant de manières, en effet, et les Juifs sont si merveilleusement experts dans le sortilège intellectuel, qu'ils ont mis dans le cerveau de beaucoup de naïfs que j'étais un exalté et un chimérique parce que je demandais, avec un bon sens très prosaïque, que les enfants de Sem nous rendent un peu de l'argent qu'ils nous ont volé.

Ce qui est incontestable en tout cas, c'est que je ne suis pour rien dans ces histoires. Ce qui précisément est intéressant ici, c'est que toutes ces expériences ont été faites par des savants, par de vrais savants, par des médecins tout ce qu'il y a de sérieux et qualifiés comme le docteur Richet et le docteur Luys, par des hommes sortant de l'École polytechnique comme le colonel de Rochas.

Le docteur Dupouy lui-même est un bon médecin, très simple d'allures, très équilibré, qui n'a rien de mystagogue et qui a voulu tout simplement faire œuvre de science.

Je ne vous cache pas qu'en ce qui me concerne je ne ressens pas une attraction irrésistible pour les faits d'un ordre si étrange. Je pense comme Carlyle que l'homme est à lui seul le plus étonnant de tous les miracles et que nous sommes enveloppés de surnaturel, mais je n'éprouve pas la curiosité ardente qui fait accourir les passionnés de ces études partout où se produisent des phénomènes ou des manifestations du monde occulte.

Dumas, qui n'avait pas ce jour-là le sentiment du ridicule, disait un jour

devant moi, avec une emphase un peu prudhommesque : « La Religion ne me suffit pas. »

Je n'ai pas des prétentions aussi excessives et j'avoue que la religion de Saint-Augustin, de Saint-Thomas d'Aquin, de Saint-Bonaventure, de Saint-Louis, de Fénelon, de Bossuet, de Bayard, de Condé, de Lacordaire, de Lamartine, de Newton et de Pasteur me suffit parfaitement. Je trouve que, selon l'expression de Veuillot, « on sait beaucoup de choses lorsqu'on sait un peu de Jésus-Christ. »

J'ai peu fréquenté les milieux où l'occultisme est en honneur, car on rencontre là, à côté d'individualités de premier ordre, des personnalités bizarres qui vous tourneboulent l'entendement, vous cassent des noix sur la tête et attentent à votre cerveau. Or, comme j'ai besoin du mien, je ne l'expose pas à ces aventures. J'ai vu, comme tout le monde, des tables danser en l'air dans des conditions où nulle fraude n'était possible, mais cela, faut-il le dire, ne m'a pas paru d'un surnaturel particulièrement exceptionnel.

Au fond, connaissez-vous rien de plus surnaturel que d'ouvrir une fenêtre sur la campagne par une belle nuit d'été, de contempler ces espaces immenses dont le silence épouvantait Pascal, d'admirer ces mondes innombrables qui gravitent dans l'infini sans se rencontrer jamais, sans jamais s'écarter de leur route, et de se dire : « Je suis là, je communique par la pensée avec le Dieu qui a semé partout ces astres et qui en fait comme les lampes d'or de son firmament. »

Je n'ai donc pas la compétence voulue pour me prononcer sur l'explication que donne le docteur Dupouy des phénomènes authentiques et scientifiquement constatés qu'il a enregistrés dans ce volume.

Pour lui, il y aurait dans l'être humain trois éléments : l'âme, le Corps psychique, la matière organisée. Le corps psychique qui serait, si j'ai bien compris, une sorte d'intermédiaire entre l'âme et la matière, serait sous l'influence de certains phénomènes psychologiques ou de médiumnité. C'est sur lui qu'aurait prise l'action de la suggestion.

D'après Dupouy, l'existence de cette enveloppe temporaire de l'âme, que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de Corps psychique, aurait été reconnue aux premiers siècles de l'Eglise et enseignée par les Pères. Les nimbes qui, dès l'origine de l'Eglise, entouraient la tête du Christ et des Saints, n'auraient été que la représentation objective de ce Corps psychique que seuls les fidèles pouvaient apercevoir, parce que la Foi et l'idéalisme qu'elle inspire les dématérialisaient et les transformaient en voyants.

Je vous transmets cette explication, car elle me paraît intéressante et de nature à éveiller des pensées, mais je n'en prends pas la responsabilité.

Après avoir été accusé de tous les crimes et injurié de toutes les façons pour avoir défendu la cause du Christ et la cause des travailleurs et des pauvres qui sont les amis du Christ, vous m'accorderez que ce serait bien malheureux pour moi d'en arriver, à la fin de ma carrière, à être accusé d'hérésie.

Ce qui est curieux, encore une fois, c'est de voir la Science, la Science procédant de cette fameuse méthode expérimentale dont on parle tant, attester la réalité de tous les faits surnaturels qu'on traitait au commencement de ce siècle d'impostures et de supercheries.

Ce qui mérite attention, c'est l'évolution qui s'accomplit dans cet ordre comme dans l'ordre économique et qui prouve que nos pères n'étaient pas les enfants ignorants qu'on nous dépeignait, mais qu'au contraire ils avaient pénétré très avant dans la connaissance de certaines lois auxquelles on est forcé de revenir. Il y a là un heureux symptôme de réveil dans l'intelligence française.

J'ai toujours trouvé fort juste, pour ma part, la théorie du Drummond anglais dont j'ai parlé dans un de mes livres.

Dans un volume qui a eu un immense retentissement en Angleterre, *Les Lois de la Nature dans le monde spirituel*, Henry Drummond a appliqué à la recherche des lois qui régissent le monde de l'esprit la méthode qui sert à étudier les phénomènes chimiques et physiques du monde inorganique. Il a pensé que la plupart des lois du monde spirituel, considérées jusqu'à présent comme appartenant à un domaine entièrement séparé, sont simplement des lois du monde naturel.

C'est ce qu'une poétesse anglaise, Aurora Leigh, s'était efforcée d'exprimer déjà :

Et vraiment bien des penseurs de notre époque,
Et même bien des docteurs chrétiens à moitié au ciel
Ont eu bien tort, à mon sens, qui comprirent
Notre monde naturel d'une façon trop *insulaire* ;
Comme il ne se rattachait à aucun sentiment spirituel
Consommant son dessein, soudant tout à la Justice, à la perfection ligne après ligne
Forme après forme, rien ne restant isolé ni séparé.
Le grand Tout d'en bas tenu fermement par le grand Tout d'en haut.

Henry Drummond a consacré de nobles pages à démontrer que la parole de Saint-Paul : « le salaire du péché c'est la mort », n'était pas une simple métaphore, mais une constatation en quelque façon biologique. « Les lois du Dieu vivant, dit-il, sont les lois même de la Nature. »

Qu'est-ce donc que vivre ? C'est être en correspondance avec beaucoup de choses, avec ce que les anglais appellent « l'environnement ».

Le minéral vit, mais d'une vie tout à fait rudimentaire et inerte. L'arbre

correspond déjà avec la terre par ses racines ; ses feuilles sont impressionnées par le soleil et par l'air. L'oiseau vit d'une vie plus développée encore ; il peut se déplacer ; il entend le chant de ses compagnons, et correspond à une plus grande étendue « d'environnement ». L'homme est la plus vivante de toutes les créatures ; il est en contact direct avec la terre, avec l'air, avec la chaleur du soleil, avec la musique des oiseaux, avec tout ce qui a forme, relief ou couleur dans le monde visible. A mesure qu'il grandit il élargit le cercle de ses relations ; il touche à la frontière du monde surnaturel, il y pénètre, il y vit par l'impression qu'il a, par le désir d'aller encore plus loin ; il connaît Dieu et il est aux animaux qui ne connaissent pas Dieu comme l'arbre est au minéral qui ne connaît pas la lumière.

Dès qu'il ne connaît plus Dieu, l'homme correspond à un « environnement » moindre ; il se meut dans un cercle moins vaste, il redescend les échelons de la vie. Il meurt partiellement comme l'aveugle ou le sourd qui sont mis hors de rapports avec une partie du monde extérieur, chez lesquels la vie est évidemment moins complète que chez ceux qui voient et qui entendent ; le sens du Divin lui échappe d'abord, le sens moral lui fait défaut à son tour, et son domaine, de plus en plus resserré, se restreint bientôt à ce qui est purement animal.

Il me serait facile de démontrer que la décadence incontestable de ce pays qui ne sait plus même construire de bateaux qui aillent sur l'eau, qui laisse les étrangers nous supplanter partout, qui gaspille des sommes folles pour n'arriver à aucun résultat, correspond à une diminution dans le sens du Divin.

Logiquement, il semblerait qu'un peuple qui ne croît plus qu'aux satisfactions matérielles, qui a renoncé à toutes les idées hautes, à tout ce qui constitue l'essence divine de notre être, devrait, dans le domaine du positif être au dessus de ce qu'il était autrefois.

En réalité, il n'en est rien, et nos pères, qui étaient des croyants, étaient certainement mille fois plus avisés, plus sensés, plus habiles, plus pratiques que nous. La preuve, c'est que la France était alors la première nation de l'Europe et qu'elle est en train de devenir une nation de deuxième ordre.

Ceci se comprend admirablement. L'homme qui est en contact avec le Divin est un être supérieur, et il est supérieur en tout. L'homme qui s'est matérialisé, animalisé, est un être inférieur, incomplet, infirme, diminué, déchu.

Les savants qui, par des voies diverses, s'efforcent d'agrandir l'horizon de leurs contemporains, de les ramener à la notion du surnaturel, aux préoccupations de l'au-delà, rendent donc un inestimable service à leur pays en

l'arrachant au matérialisme qui est une manière d'hémiplégie, une paralysie de tout un côté de l'individu.

Il faut savoir gré au docteur Dupouy d'avoir songé à établir l'inventaire de tout ce qui est acquis sur ce point, d'avoir dressé comme une carte de ces *terræ incognitæ*, de ces terres mystérieuses, de ces régions frontalières qui séparent l'homme de la Vérité totale qui est Dieu... »

EDOUARD DRUMONT.

SPIRITISME

Revue Bleue, 13 mars 1897.

Je recommande non pas aux savants, car le livre est élémentaire, mais aux profanes et exotériques le petit livre de M. Alfred Erny sur le spiritisme intitulé : *le Psychisme expérimental*.

Il est très clair, très précis, d'une lecture agréable, tout plein de faits bien racontés, très convaincu, de cette belle et pleine conviction, même, que j'aime tant; car M. Erny ne résiste point au plaisir d'y traiter d'imbéciles tous ceux qui ne sont pas si croyants que lui; très complet en somme et donnant comme une revue très rapide, mais exacte, de toutes les croyances spiritistes et de tous les principaux groupes de faits où elles s'appuient.

Vous avez là tout ce qu'il est essentiel de savoir sur la *typtologie*, c'est-à-dire sur les coups intelligemment frappés quelque part dans votre appartement par un visiteur spirituel qui veut vous avertir de sa présence.

Sur la *lévitation*, c'est-à-dire sur les objets soustraits à la loi de la gravitation par l'action d'un personnage supernaturel.

Sur l'*écriture automatique* et l'*écriture directe*, c'est-à-dire sur les êtres de l'autre monde écrivant soit par la main d'un médium, soit eux-mêmes sans aucun intermédiaire.

Sur la *psychométrie*, c'est-à-dire sur ce qu'on appelait autrefois la seconde vue et ce qu'il faudrait appeler peut être plus simplement la vue psychique.

Sur le *corps psychique* ou *corps astral*, c'est à-dire ce fluide intime, qui peut du reste s'extérioriser, que vous possédez peut-être, et qui peut, soit former à côté de vous un double de votre apparence matérielle, soit être emprunté par un esprit pour apparaître à vos yeux sous une tout autre forme que la vôtre et même se faire photographier comme on le sait assez.

Sur la *téléplastie*, c'est-à-dire sur ces apparitions elle-mêmes, très visibles, et même tangibles, quoique faiblement, qui sont la forme la plus extrême du commerce que nous pouvons avoir, soit avec des vivants éloignés, soit

avec des morts, si tant est qu'il y ait des morts ; mais on est bien forcé de se servir des mots de la langue courante.

Tout cela ce sont des faits ; il ne faut pas le nier : ce sont des faits observés, inscrits, catalogués, qui, surtout depuis les travaux très consciencieux et même ardents, de la Société des Sciences psychiques à Londres, nous sont présentés en bon ordre, en grande quantité (plus de quinze cents), expliqués par certaines hypothèses générales qui deviendront peut être des lois, et formant, dès à présent, corps de doctrine.

Mais sont-ce des faits contrôlés ? -- Mon Dieu, tout contrôle est relatif. Rien n'est absolument, radicalement, irréfragablement contrôlé. Ce sont des faits contrôlés jusqu'à un certain point ; voilà tout ce que mon absolue impartialité peut en dire.

Un bon contrôle, certainement, c'est celui sur lequel M. Sardou a tant insisté dans *Spiritisme*. Les plus ardents spirites sont des savants, — chimistes, physiciens, naturalistes, — qui ont commencé par être sceptiques, qui ont commencé par être hostiles, et qui ne se sont adonnés à une étude sur le spiritisme que pour le convaincre de fausseté. Voilà un contrôle sérieux, considérable, je n'en disconviens pas. Suffisant ? Je vous laisse à en juger. A moi il ne suffit pas, voilà tout. Je me réserve.

En général, ce qui nous arrête, nous autres impartiaux, c'est que les « phénomènes psychiques » se produisent devant des savants, oui, mais devant des savants isolés. Les savantes assemblées n'en voient point. Point de *téléplastie* devant l'Académie des sciences, l'Académie de médecine, ou la Société royale de Londres. Est-ce une raison pour que les révélations psychiques soient fausses ? Non pas ! Mais ce n'est pas une raison pour qu'elles soient pleinement démontrées vraies.

— Qu'attendez-vous donc ? nous crient les spirites.

Mais, c'est bien simple ; nous vous traitons comme une science qui naît. Que faisons-nous, nous autres ignorants, en face d'une science qui naît ? Nous n'y croyons pas. Et nous avons parfaitement raison de n'y croire point ; car d'y croire « tout de go », il n'y aurait rien de moins scientifique ; cela empêcherait tout simplement la science de se faire, puisqu'elle n'est faite que quand elle est, non la croyance, mais la certitude.

Que faisons-nous encore en face d'une science qui n'aît ? Nous ne nous en mêlons pas... — Ah ! c'est là votre tort. Venez voir, venez vous assurer, voyez de vos yeux, palpez de vos mains... — Non pas ! A chacun sa tâche. Si j'étais physiologiste, certainement je m'occuperais de spiritisme ; mais ne l'étant point, je ne servais à rien dans vos sanctuaires... qu'à me tromper, qu'à prendre vessies pour lanternes, et qu'à retarder, par mes erreurs, au lieu de la hâter, la naissance de la science, si elle doit naître.

— Qu'attendez-vous donc ?

Mais ce que nous tous, ignorants, nous attendons en présence d'une science qui se forme. Nous attendons que les savants soient d'accord. Personne ne doute de la gravitation, parce que tous les savants sont d'accord là-dessus ; personne ne doute des théories microbiennes, parce que tous les savants, à deux exceptions près, peut-être, les acceptent. Il en sera ainsi du spiritisme quand il aura attiré à lui tous les savants du monde, ce que je lui souhaite.

C'est bien amusant cette façon de raisonner :

« Croyez au spiritisme puisqu'on a refusé cent ans de croire aux aéro-lithes et que maintenant on y croit. Croyez au spiritisme puisqu'on a refusé de croire à la possibilité du téléphone et du phonographe et que maintenant on y croit. » — A ce compte croyons à n'importe quoi, au moins Bourru, cher à Sganarelle, à la dame Blanche et au petit homme gris ; car ce sera peut-être la science de demain. Eh bien, j'y croirai quand ce sera la science.

Ceci est une petite exploitation d'un sentiment qui est mauvais, à savoir la honte que l'on a de n'avoir pas « été des premiers ». — « Si pourtant le spiritisme était la science en 1910, comme je rougirais de n'y avoir pas cru en 1890 ! » Voilà le mauvais sentiment, voilà la mauvaise honte. Pour mon compte je ne l'éprouve aucunement. Aux choses qui ne sont pas de ma compétence j'attends l'accord des compétents.

— Cet accord tarde toujours ! — Je le sais bien, et ce n'est pas si mauvais. Le voilà le vrai contrôle ; c'est le temps. La routine est mauvaise, sans doute ; mais elle a cela de bon qu'elle ne laisse passer une vérité que quand elle est plus claire et plus aveuglante que la lumière du jour. Eh bien, c'est ce qu'il faut ! L'humanité a passé par tant d'erreurs colossales qu'elle fait bien d'y regarder à deux fois avant d'adopter quelque chose qui en peut être une de plus. Donc nous nous réservons et nous attendons. Ce serait d'agir autrement que nous serions des imbéciles.

Mais cependant, pourra me demander le lecteur, si vous ajournez votre conclusion ; si vous l'ajournez jusqu'au jour où le spiritisme sera une science comme l'astronomie ; si vous l'ajournez jusqu'à un moment qui viendra très longtemps après votre mort et de telle manière que vous ne la pourrez donner que par « téléplastie » ; — quelle est pour le moment votre impression ?

Ceci je puis le dire parfaitement, et à titre d'impression, voici ce que je pense.

Les spirites ont à l'égard des positivistes, qu'ils appellent « matérialistes », les allures les plus rogues du monde, On n'a pas idée du mépris qu'ils

affectent et qu'ils éprouvent pour de pareils êtres : « Les matérialistes, dit M. Savage; président de la Société des Recherches psychiques d'Amérique, sont les fossiles d'une période éteinte de la pensée humaine. » Les aménités de ce genre sont continuelles dans le livre de M. Erny. — Or les spirites sont les spiritualistes les plus matérialistes qui existent et qui puissent exister sous l'enveloppe céleste. Le spiritisme n'est pas autre chose que le spiritualisme d'un temps pénétré de matérialisme jusqu'aux moelles, si j'ose hasarder cette métaphore un peu risquée.

La survivance de quelque chose de nous; — l'immortalité de notre être, soit en partie soit en totalité, et, d'une façon quelconque, la possibilité de retrouver quelque part ceux que nous avons aimés et que nous avons perdus; — la possibilité d'un commerce intellectuel, soit par la pensée, soit par l'espérance, soit par la prière, soit de telle ou telle autre manière, avec ceux qui nous ont quittés; — voilà le fondement initial et voilà le fond permanent du spiritualisme, qui est une doctrine très noble, qui est discutable, mais qui, s'il a des raisons contre lui, en a d'excellentes à son avoir.

Seulement, ce spiritualisme, il était autrefois tout rationnel, et c'était plaisir, du moins pour moi, de voir, dans Descartes et Cie, la distinction de l'âme et du corps, la spiritualité et l'inaltérabilité de l'âme, et la nécessité de sa survivance à travers tous les espaces et tous les temps, démontrées par de simples considérations intellectuelles et un bel enchaînement d'argumentations logiques.

Nous sommes, maintenant, dans un temps si pénétré de matérialisme, que, non pas, certes, tous les spiritualistes, mais quelques-uns ont besoin de preuves tangibles, palpables, grossières et brutes pour croire à ces hautes doctrines, et n'y croient point sans ces preuves-là; ils ont besoin, cette âme, de la voir; cette séparation de l'âme du corps, de la voir; cette âme posthume, de la voir matérialisée, et de la palper téléplastiquée; cet être qui reste de nous après nous, de causer avec lui, de lui passer la main sur le dos et de le photographier sur gélatine. Voilà leurs besoins spiritua-listes.....

Seulement, encore une fois, ceci n'est qu'une impression provisoire. Je me garde bien de conclure sur une grande expérience qui est en train. J'y ai peu confiance; mais je veux voir. Les faits s'accumulent, ils sont, pour ce qui est de les observer et comparer, entre les mains, Dieu merci, d'hommes probes, consciencieux, froids et savants. Ils sont examinés avec toutes les méthodes de critique scientifique que l'on peut désirer. Le contrôle s'en fait jour à jour, patiemment, tranquillement, sans hâte et sans trop de parti pris. Il n'est pas complet; il le deviendra. Quand il le sera de tous ces faits, il pourra sortir quelque chose.

Quoi ? Une science, peut-être. Fort bien, et quand elle sera faite, nous l'accepterons. Une religion peut-être, c'est-à-dire un ensemble de convictions sentimentales plutôt que de certitudes scientifiques. Soit encore, et toute religion, quand elle a pris une conscience nette et pleine de soi-même, est une si grande force morale qu'aucun honnête homme ne peut avoir d'autre sentiment pour elle que celui d'un profond respect. — Nous verrons tout cela un jour. En attendant nous n'avons qu'à attendre avec circonspection et intérêt.

ÉMILE FAGUET.

LE MAZDÉISME, L'AVESTA

par M. G. de Lafont. (vol. in-18 de 400 pages, 4fr.)

M. Em. Burnouf, le grand indianiste, a fait une préface à ce beau livre d'un véritable d'érudit, préface magistrale qui est le plus grand éloge que l'on puisse faire de l'œuvre savante et bien conçue de M. G. de Lafont.

Amis des Grandes religions, spirites, lisez et méditez sur le contenu de ce volume ; vous aurez acquis les éléments des plus grandes vérités, vous connaîtrez la pensée du fameux Zoroastre. Vous n'aurez pas perdu votre temps.

L'ENVOUTEMENT

M. J. Marcus de Vèze, dans la préface de cette œuvre, dit que les maléfices et l'envoutement sont réels, que des êtres conscients ou inconscients se servent de cette force particulière organique. Ils peuvent faire beaucoup de mal, exactement comme au temps d'ignorance et de superstition.

Jadis les sorciers, agents passifs des Mages noirs, allaient au bucher certains d'avoir servi Sathan ; un paysan superstitieux et méchant, qui avait pour voisine une folle, une sorcière, lui imputait des manies inimaginables et la dénonçait ; les inquisiteurs la torturaient et elle avouait ; la folle était vouée au bucher.

Dans nos hôpitaux les docteurs psycho-physiologue connaissent ces détraquées, leur font opérer tout ce qui fut condamnable au moyen âge. Les caractères bien trempés, échappent heureusement aux œuvres d'envoutement ; ils écartent le fluide véhicule de l'hypnotiseur du Mage ou du Sorcier :

Néanmoins, dit Marcus de Vèze, pour résister à ces sourdes attaques, il faut avoir bonne santé en même temps qu'un caractère énergique et non

passionné, car le Mage Sathanique s'attaque aux personnes malades ; en tout cas, ils agissent, si une raison majeure les y engage, car ils dépensent alors leur fluide vital, ce qu'ils ont de plus précieux au monde. Dans ce cas l'envoûteur cherche à posséder un objet que la personne visée a portée sur sa chair, ou bien des cheveux, rognures d'ongles etc. Enfermés dans une figurine (Icône) c'est sur ce simulacre qu'ils agissent, en torturant, en poignardant l'icône, et la personne visée et martyrisée.

Ces principes généraux reçoivent leur application dans le roman nouveau de Mme E. Bosc, qui s'adresse au public spirite, occultiste et théosophique ; Marcus de Vèze affirme que, là, il y a une école de charité, d'altruisme, de solidarité et de fraternité ; que cette œuvre doit être patronnée par tous les honnêtes gens, ce roman étant vécu. 1 vol.-in 11, de 350 pages, 3 fr. 50. P. G. L.

ROMAN ÉSOTÉRIQUE

par Mme Ernest Bosc. (in.-18 de 330 pages, 3 fr. 50)

Marcus de Vèze affirme, en connaissance de cause, que Mme E. Bosc, cherche à répandre les idées spiritualistes élevées par le livre, l'œuvre durable. L'idée de la réincarnation est développée dans *Episode en Egypte. Expiation* est une revue rétrospective qui fait connaître l'œuvre des dames du Calvaire ; elle offre un refuge à Lyon, aux pauvres femmes atteintes d'ulcères incurables ; cette maison est purement desservie par des dames, elle fut fondée par Mme Veuve Garnier.

500 ans en arrière est une histoire navrante de la famille des Valdo et d'Alerne qui se couvrent de crimes en luttant de férocité. Ortrude de Valdo, dans une existence contemporaine, expie ses crimes passés et meurt à l'hospice de l'Œuvre des dames du Calvaire.

Episode à Jérusalem, en l'an 32, prouve que Jésus appartient à la secte des Esséniens ; il guérit l'enfant d'un chef de cohorte romaine, dont la dame avait foi en Jésus ; de là une histoire très attachante, spirite et occultiste, et de plus une explication sur ce que réellement furent les Esséniens.

Marcus de Vèze engage les lecteurs de la *Revue Spirite* à posséder ce bon et instructif volume ; nous sommes complètement de son avis. P. G. L.



NÉCROLOGIE

Le 24 octobre dernier, M. le Dr *Henri Boucher*, médecin-major, a vu en mer ce spectacle terrible pour un père, le naufrage de sa femme, de ses deux filles et de leur bonne ; son plus jeune fils a échappé miraculeusement, grâce à un aviron qui vint se placer entre ses mains au moment où elles dépassaient encore la surface des eaux.

Le corps de la mère infortunée a été retrouvé le 3 novembre, le 4 on a ramené à M. Boucher le corps d'une de ses fillettes ; l'autre est encore au gré des flots !!!

En une minute, notre frère si brave et si bon a perdu tout ce qui faisait son bonheur. Emilie Boucher, née Etienne, 32 ans. Elise Boucher, 4 ans et demie. Madeleine Boucher, 3 ans. Pour les 4 mortes y compris la pauvre bonne, M. Boucher demande à ses frères en croyance des prières au Père Céleste ; pensons aux chères disparues, mes frères et mes sœurs ; adressons nos vœux à cet affligé, à l'homme d'un rare mérite, à l'écrivain distingué qu'est notre éprouvé de Saint-Servan (Ile-et-Vilaine).

Puisse-t-il reprendre toute son énergie pour élever son plus jeune fils, et que ses convictions philosophiques et spiritistes le soutiennent et le consolent ce digne défenseur de la cause.

P.-G. LEYMARIE.

M. François Charles Mertian, est décédé à Ostende, à l'âge de 83 ans, il fut un spirite de la première heure, dévouée et éclairé, un cœur d'or servi par une conscience supérieure ; aimé respecté, ce grand honnête homme fut distingué par toutes les personnes intelligentes d'Ostende. Le regretté colonel Dufour, et M. Dossaers, ses amis, fondèrent avec lui une Société et un journal spirite ; le bourgmestre sympathique à notre cause, secondait nos trois frères, il ouvrait toutes grandes, aux conférenciers, les salles de l'Hôtel de ville, tandis que M. Mertian leur offrait la plus large hospitalité. A ce désincarné si sympathique notre meilleur pensée ; aussi à son honorable et si intelligente veuve, à ses fils et ses filles, nos Frères en la grande cause.

RÈGNE DE L'ESPRIT PUR, un volume relié, 2 fr. 50, franco par la poste.

Le plus beau des livres mystiques publiés en ce siècle par les hommes de régénération et de progrès ; c'est aussi un livre de haute inspiration, dicté par l'esprit de vérité à une âme vraiment supérieure. C'est un livre de chevet pour les heures de recueillement et de prière ; mais c'est aussi un livre de doctrine et de synthèse, une page d'Évangile éternel, et la plus belle entre toutes.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SPIRITES ET AUTRES PERSONNES INTÉRESSÉES AUX
RECHERCHES PSYCHIQUES

London spiritualist Alliance, Lpd.,
110, St. Martin's Lane, Londres, W. C.
Novembre, 1897.

Le Congrès aura lieu à Londres en 1898, du 19 au 25 juin inclusivement. Toutes les Assemblées se tiendront dans les différentes salles de St. Jame's Hall, Regent Street.

PROGRAMME PROVISOIRE

Dimanche, 19 juin. — A sept heures du soir, dans la Salle des Banquets, service religieux, conduit par le Rev. J. Page Hopps.

Lundi, 20 juin. — Réception dans les bureaux de l'Alliance, à l'adresse ci-dessus, où se tiendra un registre des noms et adresses.

Mardi, Mercredi et jeudi, 21, 22 et 23 juin. — Deux sessions par jour de 2 h. 30 à 5 heures de l'après-midi et de 7 à 10 heures du soir. Discours et discussions sur des questions vitales.

Vendredi, 24 juin. — Grande réunion dans la salle principale, à 7 heures du soir.

MM. les Directeurs de Journaux et de Revues, ainsi que nos amis, sont priés de donner à notre Congrès la plus grande publicité possible.

Nous sollicitons la coopération des Spirites de tous les pays, et nous espérons qu'ils nous aideront à rendre nos réunions nombreuses, animées et profitables.

De nouveaux détails seront publiés en temps utile. En attendant, toutes les demandes de renseignements doivent être adressées aux bureaux de l'Alliance, 110, St. Martin's Lane, Londres, W. C., à

E. DAWSON ROGERS, *Président*.

SYNDICAT DE LA PRESSE SPIRITUALISTE DE FRANCE. — Siège social, 23, rue St-Merri, Paris. — Tous les écrivains spiritualistes du livre et du journal, tous les collaborateurs de revues et journaux spiritualistes sont invités à faire partie du Syndicat.

Chaque écrivain conserve son *entière indépendance*, aucun *credo* n'est imposé.

Le Syndicat est son œuvre impersonnelle qui a pour but de grouper tous les écrivains, sans distinction d'écoles et de répandre l'idée spiritualiste sans autre épithète.

Si le succès va aux plus forts et aux plus nombreux, c'est à la condition qu'ils se révèlent comme tels. Le savoir et le savoir-faire ne suffisent pas; le *faire-savoir* est indispensable.

Il faut que nous ayons une *force* et une *force reconnue*.

On peut demander un exemplaire des statuts et tous renseignements.

Adresser les adhésions et les demandes au Président et au secrétaire général de la presse spiritualiste, 23, rue St-Merri, Paris.

Il est indispensable de donner ses noms, prénoms et domicile.

Pour le bureau :
ALBAN DUBET, *secrétaire général*.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL ILLUSTRÉ. — Publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIX^e siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre. Les quatre premiers volumes renferment les lettres A-B-G-D-E-F. — Il formera environ 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco, à l'apparition de chaque série, en adressant de suite 5 francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre à l'éditeur E. Flammarion, 26, rue Racine.

D'autres modes de souscription sont indiqués dans la première série, qui est adressée franco contre l'envoi de 50 centimes en timbres-postes.

Prix : chaque volume broché, 12 francs, franco.

Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

MAGNÉTISME VITAL, EXPÉRIENCES RÉCENTES D'ENREGISTREMENT. — Suivies d'inductions scientifiques et philosophiques, par Ed. GASC-DESFOSSÉS, avec une préface par M. le professeur BOIRAC.

La question du magnétisme vital semble entrer depuis quelques années dans une phase nouvelle. S'il rencontre souvent une défiance de parti pris, une bonne partie du public intelligent, que n'effraient pas les nouveautés, commence à l'étudier curieusement.

L'auteur du nouveau livre que nous présentons aux lecteurs sans idées préconçues, s'adresse non seulement à ce public intelligent, mais aussi et surtout aux savants eux-mêmes, les adjurant de prendre en considération les *faits* qui se groupent en masse plus compacte de jour en jour.

Tous ses efforts — et c'est là l'originalité de son travail — tendent à « organiser » ces faits, en les groupant et les coordonnant autour d'un fait central dont l'importance semble ici considérable ; l'enregistrement par un galvanomètre spécialement construit pour cet objet, de courants magnétiques extra-corporels.

Il rapproche ces expériences fondamentales, auxquelles il a assisté et participé lui-même, de quelques autres expériences tentées récemment dans le même sens, et qui s'éclaircissent, grâce à cette comparaison, d'un jour nouveau. Comme le dit le professeur Boirac, dans la belle et sympathique préface qu'il a donnée à cet ouvrage, M. Gasc-Desfossés « a fait une œuvre utile et courageuse, en tirant du boisseau pour la mettre en pleine lumière, une grande et précieuse vérité ».

Les faits se trouvent ainsi liés en des rapports plus étroits, et semblent vraiment bien se constituer en une base, modeste et étroite encore, il est vrai, pour préparer la science future — Dans la seconde partie de son travail, M. Gasc-Desfossés a essayé de montrer comment on peut mettre l'hypothèse du magnétisme vital, et les faits qu'il croit pouvoir expliquer par elle, d'accord avec les résultats généraux les mieux établis de la physiologie et de la physique, et avec les vérités les plus fondamentales de la philosophie ; ou pour mieux dire, il a groupé seulement un certain nombre de considérations, qui lui semblent pouvoir servir de directions proposées aux recherches de savants spéciaux. La Science s'occupe de l'hypnotisme : le moment semble enfin venu, et opportun maintenant plus que jamais, de poser en termes scientifiques la question du magnétisme vital.

Envoi *franco* contre un mandat de 6 francs.
